

Ce Numéro contient en Supplément le Crime de Rawdon.

Le Samedi

VOL. IX. No 27
MONTREAL, 4 DECEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

SOUS LE CHAUME



UN NOUVEAU JOUET

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

FOIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1 DÉCEMBRE 1897

Un Numéro de Noël

Cette année, comme les précédentes, le SAMEDI offrira à ses lecteurs et abonnés, sans augmentation de prix, un NUMÉRO DE NOËL contenant 36 pages exclusivement consacrées, comme gravures et texte, à la grande fête chrétienne, avec une première page en couleurs, dont les planches ont été entièrement faites au Canada, qui sera tirée sur nos presses et offrira ainsi, aux lecteurs du SAMEDI, le premier spécimen, réellement et entièrement canadien, de ces tirages en couleurs dans lesquels nos voisins des Etats-Unis sont passés maîtres.

Rien n'a été négligé pour faire du NUMÉRO DE NOËL du SAMEDI un souvenir que chacun voudra posséder et qui, nous n'en doutons pas, marquera une nouvelle étape dans la série des améliorations et perfectionnements que recherche continuellement le SAMEDI quand il s'agit de satisfaire ses lecteurs.

Afin d'éviter l'encombrement et les déceptions que beaucoup ont éprouvées en ne se procurant pas, en temps opportun, ce numéro exceptionnel, nous prions les chefs de dépôts de bien vouloir nous faire parvenir, dès maintenant, leur commande de numéros supplémentaires. Cela nous évitera, comme cela s'est produit les années précédentes, de faire un tirage inuisant, malgré nos prévisions les plus sages, et nous pourrons satisfaire tout le monde et en temps utile.

LA DIRECTION.

PROVERBES ARABES

L'imbécile ambitieux est comme celui qui n'a pas de pain à manger et qui cherche une épouse.

x

Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

x

Soyez lion et mangez-moi, mais ne soyez pas crapaud pour me salir.

x

Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.

x

Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois.

x

Deux patrons font chavirer une barque.

x

Allonge tes pieds selon ta couverture.

x

Le pied va où le cœur le mène.

x

La perte est la sœur du gain.

UN CAVALIER DES
BENI KHÉLIL.

La mémoire d'un poète s'en va, portée sur la coquille de noix d'un seul vers, à travers l'océan des âges, à la postérité.

FR. SARCEY.

Engagée dans le romanesque, l'imagination n'a pas d'âge et donne encore aux œuvres de la maturité la plus avancée la fragile beauté du diable de la jeunesse. — PHILOSOPHE.

SELON LE CAS

Monsieur. — Ma chère amie, je pense que tu aurais dû faire un peu moins décoller ta robe, surtout du haut.

Madame. — Tu crois! Si tu le désires, je puis bien la faire remonter un peu; mais c'est une étoffe qui coûte cinq piastres la verge.

Monsieur (effrayé). — Ah! mais je la trouve très bien comme ça!

PAS LUI

Hier, au salon, la discussion roulait sur un néologisme. On fait apporter le dictionnaire. On ne trouve pas le mot cherché.

— C'est singulier, fait le père, j'aurais juré qu'il y était; en tous cas, voilà un mot qui nous manque.

Alors, bébé, avec conviction: — Papa, ce n'est pas moi qui l'ai pris!

JEUNE FIN DE SIÈCLE

La mère. — Si ton père venait à mourir, Victor, serais-tu disposé à bien travailler pour aider ta mère?

Le petit Victor (qui n'a que des idées très vagues sur le travail). — Mais, maman, pourquoi travailler, est-ce que la maison où nous sommes ne nous appartient pas?

La mère. — Si, mon enfant; mais nous ne pouvons pas manger la maison.

Le petit Victor. — Mais, n'avons-nous pas de la farine, du lard et toutes sortes de provisions?

La mère. — Certainement que nous en avons un peu en réserve, mais cela ne peut pas toujours durer.

Le petit Victor. — Mais est-ce qu'il n'y en a pas assez pour attendre que tu aies trouvé un autre mari?

MANQUE DE PRÉCAUTION

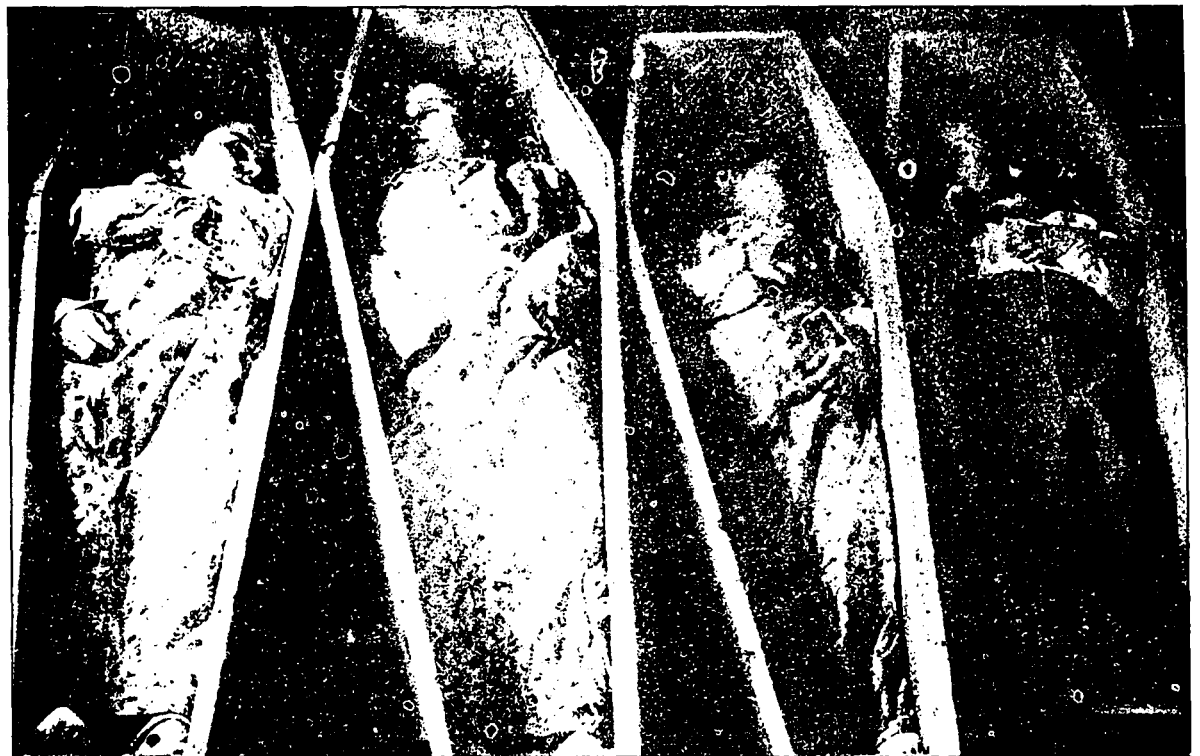
Le locataire. — Vous, je ne vous paierai plus un sou de loyer avant que vous n'ayez fait réparer le tuyau d'eau qui passe dans ma cave.

Le propriétaire. — Le tuyau d'eau! Que lui est-il arrivé?

Le locataire. — Il y a que ma cave est remplie d'eau et que tous les poulets que j'élevais ont été noyés.

Le propriétaire. — Pourquoi aussi, mon cher ami, élevez-vous des poulets? Des canards, à la bonne heure.

LE CRIME DE RAWDON



Elisabeth

Anne

Hélène

Patrick

LES QUATRE VICTIMES DANS LEURS CERCUEILS.

LE CRIME DE RAWDON



THOMAS NULTY, L'ASSASSIN (portrait pris dans sa prison).

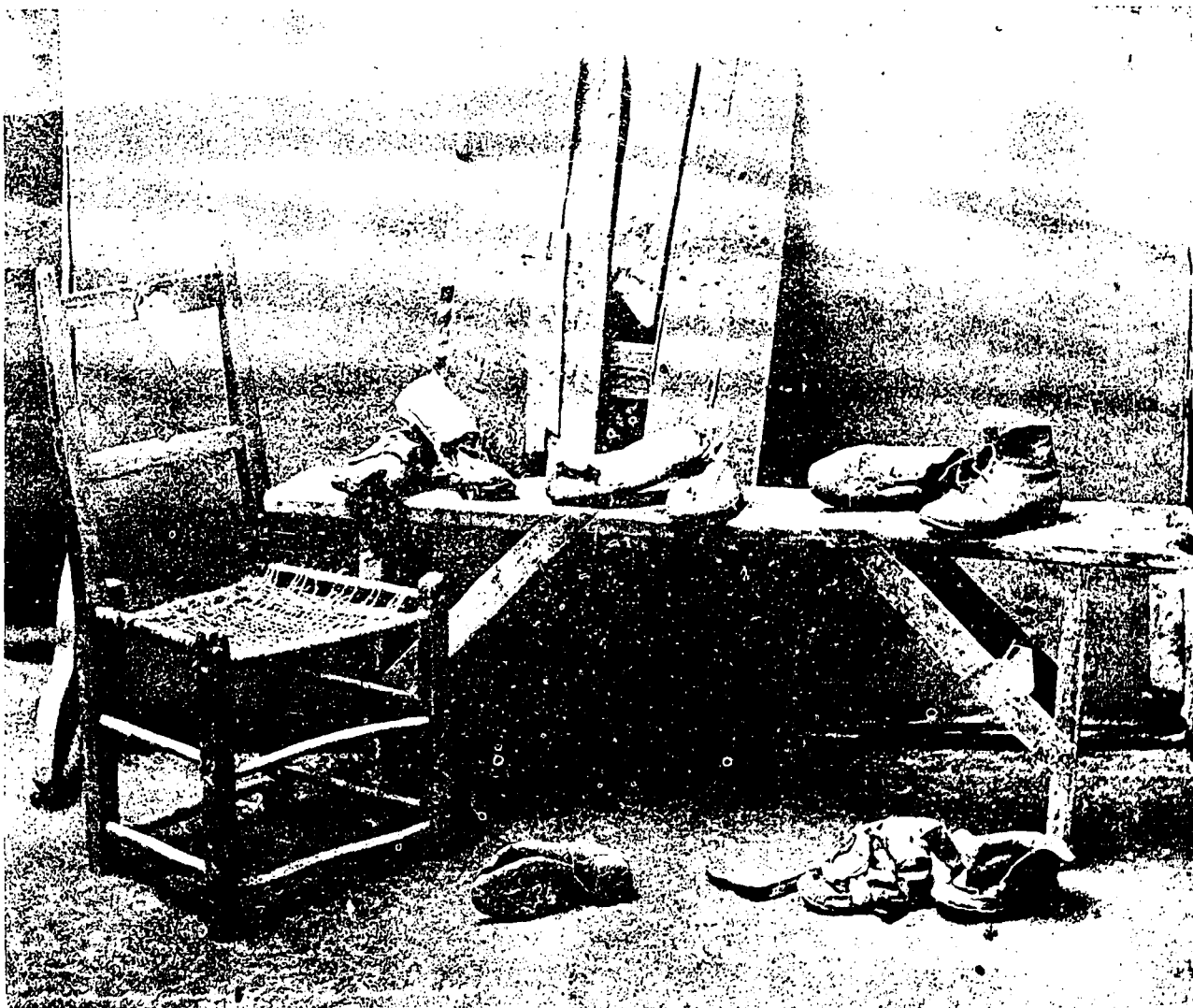


LE PÈRE NULTY ENTERRANT LE VIOLON DE SON FILS

Ce sont des documents nouveaux, pris sur les lieux et absolument inédits, que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs.

Voici les chaussures de l'assassin Thomas Nulty ; celles des quatre infortunées victimes, Elisabeth, Annie, Hélène et le petit Patrick ; la chaise sur laquelle s'asseyait habituellement l'aînée des sœurs, Elisabeth ;

le banc rustique qui servait aux plus jeunes enfants ; enfin, la porte du crible situé dans la grange où Elisabeth vint tomber sous la hache de l'assassin ; le sang de la victime a jailli sur cette porte et la photographie permet d'en retrouver les traces. Les quatre victimes dans leurs cercueils ont été prises, ainsi que le portrait de Tom dans sa prison, par les soins des directeurs de l'Eden, auxquels nous devons le groupe d'objets cités plus haut et qui reconstituent toutes les péripéties de cette tragédie afin de la présenter prochainement au public.



GROUPE D'OBJETS GARNISSANT LE THÉÂTRE DU CRIME.

Le banc sur lequel s'assayaient les enfants. — La chaise d'Elisabeth. — La porte du crible contre lequel porta la tête d'Elisabeth lors du meurtre. — Chaussures de l'assassin. — Chaussures d'Elisabeth. — Une de celles d'Annie. — Chaussures d'Hélène. — Celles du petit Patrick. (D'après une photographie de Querry frères.)

Histoire d'un homme fort, d'un petit homme et d'une jolie fille



I

Il y avait un grand et un petit homme qui, tous deux, courtoisaient Mlle Mignonne. Un jour qu'ils étaient en promenade tous trois, le ciel vint à se couvrir et Mlle Mignonne et Mr Communture prirent de l'avance pour gagner la maison avant la pluie, à la grande colère de Mr Petitbout.



II

Mais la pluie survint et le petit homme se dit : — Voilà ma chance qui revient ; nous allons voir ce grand imbécile comment il va faire pour que Mlle Mignonne ne soit pas mouillée.

PREMIÈRES NEIGES

(Pour le SAMEDI)

La neige glaciale tombe.
Déjà commence l'hécatombe.
O dernières roses des prés,
Sûtes pâlies,
Ensevelies,
Mourez !

O faible oiseau qu'on abandonne,
Pars ! et dans les vents froids d'au-
Suis les tiens aux cieux réjouis, [tombe,
Vers les prairies
Toujours fleuries,
Finis ! finis !...

Du Septentrion les rafales
Vont accourir avec des râles
Dans les arbres nus qui ploieront :
Et les froidures
Et leurs morsures
Viendront.

Dans le blanc linceul sans limite
Plus d'un petit corps qui palpite
Tombera pour mourir, hélas !
Et le vent sombre
Sera, dans l'ombre,
Son glas.

Et toujours des voûtes grisâtres
Crouleront les flocons blanchâtres,
Rayant le ciel tout attristé.
Où donc est-elle
L'ère si belle,
L'été ?

Malheur au pauvre, au misérable
Sans feu par ce temps exécrable.
La souffrance vient sur le vent.
A ces misères,
Pensons, mes frères,
Souvent.

17 novembre 1897.

ARTHUR SMITH.

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

LES CRAVATES

LE VALET DE CHAMBRE DU PRINCE DE CAPRI.	40 ans
VICOMTE DE SAFRAN	29 ans.
GRATIEN	son valet de chambre, 58 ans.
PAUL DES SOUPIRS	20 ans.

(Trois heures de l'après-midi. Chez Safran. Une chambre Louis XIII. Couché dans un grand lit à colonnes et à baldaquin, le vicomte dort, très pâle, très maigre, avec de longs bras qui n'en finissent plus, posés sur les draps, de chaque côté de son corps, comme deux bâtons. Sa respiration fait un bruit de petit soufflet. Gratien est assis près du lit, tenant un livre. Le baron des Soupirs vient d'entrer sur la pointe du pied : il regarde avec gravité son ami, et les paroles suivantes s'échangent entre lui et Gratien, à voix très basse :)

DES SOUPIRS.—Pas mieux ?

GRATIEN.—Non, monsieur.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Est-il changé ! Il est effrayant !

GRATIEN.—Ah ! pour ça, oui, M. le vicomte a bien rétréci.

DES SOUPIRS.—En somme, voilà dix-neuf mois qu'il est comme ça ?

GRATIEN.—Dix-neuf mois, oui, monsieur.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Est-ce que les médecins disent qu'il est tout à fait ?...

GRATIEN.—Oui, monsieur. Plus rien à espérer. L'épuisement.

DES SOUPIRS.—Question de temps ?

GRATIEN.—Comme dit monsieur. Pure question de temps.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Est-ce qu'il se voit ?

GRATIEN.—Oui, quelquefois, il me demande une glace pour se regarder, mais...

DES SOUPIRS.—Non, je veux dire : Est-ce qu'il voit son état ?

GRATIEN.—Non, monsieur.

DES SOUPIRS.—Tant mieux. D'ailleurs, les malades ne voient jamais leur état. Ainsi, moi, quand j'avais quatre ans, ma bonne m'a laissé tomber sur la tête, d'une hauteur de trois mètres. Pendant quinze jours, Gratien, ça n'est pas pour me vanter, mais j'ai été entre la vie et la mort ; eh bien ! je ne m'en doutais pas.

GRATIEN.—A cet âge-là, aussi, ça n'a rien d'étonnant.

DES SOUPIRS.—L'âge n'y fait rien. A quatre ans, moi, j'avais déjà toute ma raison. (Montrant Safran.) Faut-il le réveiller ? Non, il faut le laisser dormir.

GRATIEN.—C'est peut-être préférable.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Dors, va. Ça te fait plus de bien. (L'écouter respirer.) Il corne un peu, mais il a le sommeil bien pur. Ça serait un meurtre de l'éveiller. Là, je m'en vais. (À Gratien.) Pensez-vous que ça lui fera quelque chose de m'avoir manqué ?

GRATIEN.—Oh ! il sera désolé. Il a beaucoup d'amitié pour vous.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Moi aussi, m'embête de m'en aller comme ça. Sans compter que je viens de loin, que j'ai lâché tantôt un rendez-vous à cause de lui. Je ne lui en fais pas de reproche, mais enfin, c'est pas de veine de tomber juste au moment où il dort !

GRATIEN.—Il dort quand ça le prend, vous comprenez.

DES SOUPIRS.—Précisément, c'est très malsain. Vous devriez le faire dormir le matin, à des heures régulières. (Un petit silence.) Tout de même, Gratien...

—GRATIEN.—Quoi, monsieur ?

DES SOUPIRS.—Si on le réveillait ?

GRATIEN.—Vous voulez...

DES SOUPIRS.—Combien y a-t-il de temps qu'il dort ?

GRATIEN.—Une demi heure.

DES SOUPIRS.—Une bonne demi-heure ? Mais c'est pas mal, ça. S'il a dormi une bonne demi-heure, oh ! on peut hardiment le réveiller.

GRATIEN, le regardant.—C'est qu'il dort si bien !

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux ! Oui, mais ça les affaiblit, les malades, de trop dormir. Au fond, c'est ça qui les éreinte. Réveillons-le. Et puis, ça le distraira de me voir. Il sera enchanté.

GRATIEN.—Réveillons-le donc. (Se penchant sur le vicomte et l'appelant.) Monsieur !

DES SOUPIRS, également penché, lui prenant la main.—Pauvre vieux ! C'est moi, Soupirail, ton ami.

SAFRAN, ouvrant ses



III

En effet, ce pauvre Communture avait grand peine à protéger sa compagne, car la pluie tombait serré, et cette petite vermine de Petitbout se gondolait, je ne vous dit qu'ça.

grands yeux.—Ah ! c'est toi.

DES SOUPIRS.—Oui. Dors, mon vieux ; je ne veux pas te réveiller ; seulement, je ne pouvais pas m'en aller sans te dire bonjour. Dors.

SAFRAN.—Tu es gentil. Hein, crois-tu ? crois-tu que ça y est ?

DES SOUPIRS.—Quoi ? SAFRAN.—Le coup du lapin.

DES SOUPIRS.—Que tu es bête !

GRATIEN.—Allons donc ! monsieur nous enterrera tous. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. (S'adressant à des Soupirs.) N'est-ce pas, monsieur, qu'il peut très bien arriver que vous mouriez avant lui, tout d'un coup ?

DES SOUPIRS, sans entrain.—C'est possible.

SAFRAN, à des Soupirs.—Ça me fait plaisir de te voir. Je m'ennuie tant ! Tout seul. Plus de famille. Personne.

DES SOUPIRS.—Pauvre vieux !



IV

Communture marchait courbé en deux, Petitbout se tordait et Mlle Mignonne commençait (elles sont toutes comme ça) à trouver son compagnon légèrement ridicule.

PARFAITE OBÉISSANCE



Brigitte. — Pas besoin de se débattre, mon petit monsieur, la maîtresse a dit, si vous venez ici, de vous garder jusqu'à son retour, je suis capable de le faire.

toute une journée à Ville-d'Avray, mais une journée !... Oh ! mon bon petit Soupirail ! (On entend un coup de timbre.)

GRATIEN. — Monsieur permet que j'aie le voir ?

SAFRAN. — Oui. Mais soyez pas longtemps. (Gratien sort.)

DES SOUPIRS, ne sachant que dire. — Ah ! là ! là !

SAFRAN, qui plonge ses longues mains pâles dans les cravates. — Oui. En effet.

DES SOUPIRS. — Mon Dieu ! mon Dieu !

SAFRAN. — A qui le dis-tu ? (Il continue de caresser les cravates.) C'est agréable, c'est frais. (Gratien reparait avec une lettre et un petit paquet.) Eh bien ?

GRATIEN, lui tendant la lettre et le paquet. — Monsieur, c'est de la part du prince de Capri.

SAFRAN, lui rendant la lettre. — Ouvrez et lisez. Moi, ça me fatigue.

GRATIEN, décachetant et lisant :

“ Mon cher Safran,

“ Quand j'ai été vous voir, la semaine dernière, vous m'avez fait, avec votre gentillesse habituelle, mille compliments de ma cravate, en me demandant qui me l'avait fournie. Moitié malice moitié coquetterie, j'ai refusé de vous le dire. Aujourd'hui, j'apprends que vous êtes un peu plus souffrant, triste et dans une mauvaise phase. Laissez-moi vous offrir cette modeste cravate, que vous avez bien voulu me faire l'honneur de remarquer. Promettez moi, en outre, quand vous serez rétabli, ce qui ne tardera pas, de la porter le jour de votre première sortie.

“ Je vous serre la main.

“ CAPRI.

“ P.-S.—Elle vient de chez Clinch et Stannor, à Londres, en face de Burlington Arcade.”

SAFRAN, tendant les mains. — Faites-la voir. (Gratien lui remet le petit paquet développé.) C'est elle. C'est bien elle. (A Gratien.) Est-ce qu'on attend une réponse ?

GRATIEN. — Le valet de chambre du prince est dans le vestibule.

SAFRAN, à Gratien. — Vous allez lui donner un louis et vous le ferez entrer.

GRATIEN. — Bien, monsieur. (Il sort.)

DES SOUPIRS. — C'est très chic.

SAFRAN. — Mieux. C'est amusant, c'est délicat. D'un homme bon, qui a du cœur. (Le valet de chambre du prince apparait.) Vous direz au prince que je suis touché, que je le remercie, et qu'il m'a fait un grand plaisir. Vous ajouterez que je lui promets, si jamais je me rétablis, d'aller le voir avec cette cravate à ma première sortie... (Après une seconde d'émotion dans le visage et dans la voix.) Et si je meurs, je veux qu'on me la mette pour m'enterrer. Vous ferez bien ma commission, n'est-ce pas ?

LE VALET. — Oui, monsieur.

SAFRAN. — Allez, mon ami. (Le valet sort. Des Soupirs et Gratien se rapprochent de lui. Il les repousse.) Et maintenant, laissez-moi, fichez-moi tous le camp, j'ai sommeil. Je suis triste. (Il ferme les yeux, et il s'endort, tenant dans sa main fermée la cravate du prince, vert d'eau à paillettes orange.)

HENRI LAVEDAN.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI

Grand papa. — Vous êtes content, monsieur Loulou, d'être sur les genoux de votre grand-papa ?

Loulou. — Oui ; mais j'aimerais encore mieux être sur un vrai âne !

Une belle chevelure longue, épaisse et souple, d'une couleur naturelle, vous sera donnée par l'emploi du Rénovateur des Cheveux, de Hall, le favori des dames pour restaurer et embellir les cheveux.

GRATIEN. — Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?
SAFRAN. — Non. Rien. Ah si ! La boîte... vous savez.
GRATIEN. — La boîte aux cravates ?
SAFRAN. — Oui, apportez.
DES SOUPIRS. — Tu veux essayer des cravates !
SAFRAN. — Non. Pas essayer. Regarder, tripoter. Et puis, et puis... me souvenir. N'y a que ça qui m'amuse. Je m'ennuie tant !

GRATIEN, apportant un grand coffret de maroquin, rempli jusqu'aux bords de cravates de toutes sortes, qu'il dépose sur une petite table. — Voilà, monsieur.

SAFRAN. — Non, pas là. Sur mon lit. (Gratien met la boîte sur ses jambes.) Pas la boîte. Ça me fait mal. (Gratien retourne la boîte, et le flot de cravates, soie, satin, cachemire, se répand sur les draps. Il y en a bien une centaine.) Hih ! que c'est joli ! J'adore ça. Beau ! Magnifique !

DES SOUPIRS. — Pauvre vieux !

SAFRAN. — Mes dernières cravates, comprends-tu ? ma dernière saison bien portante. Je les ai mises toutes une fois ; pas davantage. Mais je me rappelle parfaitement la date, les circonstances. Un calendrier comme un autre, quoi !

DES SOUPIRS. — Vraiment ? tu as assez de mémoire pour raccrocher à chaque cravate...

SAFRAN. — Oh ! je crois bien. Celles que tu vois-là, je pourrais te les raconter toutes. La grenat à pointillés d'ancs que j'aperçois là-bas, sur mon pied, et qui est trop loin pour que je l'attrape... Passo-la-moi donc.

DES SOUPIRS. — Voilà.

SAFRAN. — Merci. Je l'ai mise le jour où j'ai giflé Saint-Lunaire, avenue de l'Opéra. C'est de ce moment que nous sommes devenus une paire d'amis. Comment va-t-il, ce pauvre Lune ?

DES SOUPIRS. — B'en. Il a grande envie de te voir.

SAFRAN. — Qu'il vienne. On regarderait les cravates ensemble, sans cérémonie.

DES SOUPIRS. — Je lui dirai.

SAFRAN. — C'est le temps où on riait. A présent !...

DES SOUPIRS. — A présent, on rit encore, va !

SAFRAN. — Les autres. Plus Bibi (Il a envie de pleurer, mais se retient.)

DES SOUPIRS, lui prenant la main. — Pauvre vieux ?

SAFRAN. — Pas me laisser abattre. Reprenons courage. Cette belle écossaise, je l'arborais le matin où j'ai empoigné, près de la Cascade, cette énorme tape avec Augustina....

DES SOUPIRS. — Augustina ?

SAFRAN. — Ma bicyclette.

DES SOUPIRS. — Ah ! oui, ta fameuse bicyclette en argent que je t'avais commandée à New-York ? Qu'est-ce qu'elle devient à présent ?

GRATIEN. — C'est moi qui la monte, monsieur.

SAFRAN. — Elle sert pour faire les courses, pour aller chercher mes sales drogues ! Voilà à quoi on l'emploie aujourd'hui, Augustina ! A aller chez le pharmacien. Oùs qu'est mon revolver ?

DES SOUPIRS. — Pauvre vieux !

SAFRAN. — Cette verte, c'est un après-midi où j'ai eu au cercle une passe de dix-sept. J'ai levé cinq mille louis. Les pontes bavaient. Cette rose, c'est quand j'ai dû vendre ma belle ferme de Brûlaville. Quel malheur !

DES SOUPIRS. — Je me souviens, où il y avait tant de bœufs, tant de vaches, tant de gibier. Quels coups de fusil, hein ?

SAFRAN. — Sur le moment, ça m'a fait le cœur comme une éponge de bazarder Brûlaville. Aujourd'hui, je m'en contrefiche. P'eux plus bouger de mon matelas, j'ai pas besoin de ferme. Enfin, tu vois bien cette petite lilas qui n'a l'air de rien, avec un vermicelle noir ? Eh bien ? c'est

HISTOIRE D'UN HOMME FORT, ETC. (Fin)



Mais Communture se redresse, il a une idée, et au moment où Petitbout, qui n'en peut plus de rire, s'approchait pour offrir ses services à Mlle Mignonne...

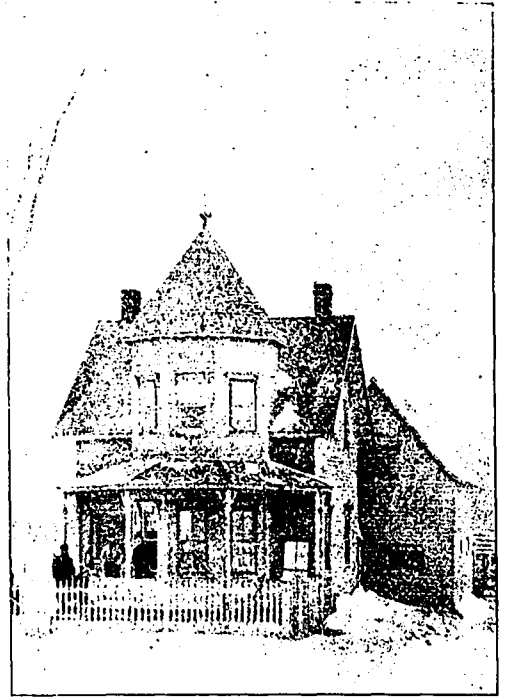
...il dénoue la situation au grand chagrin du petit homme. — Ne vous occupez pas de nous, Mr Petitbout, je suis comme chez moi, dit Mlle Mignonne, malicieusement, quand il eut constaté son infortune et la victoire de son rival.

LE CRIME DE SAINT-CANUT

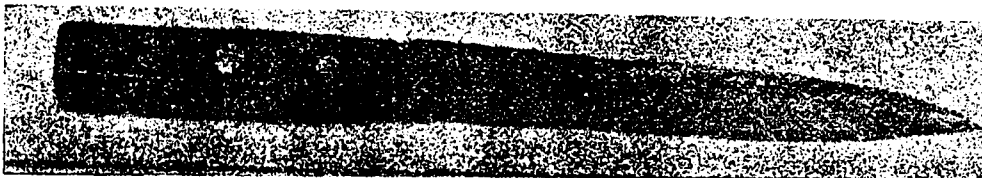
Toutes ces photographies ont été prises par MM. LAFRES & LAVERGNE, photographes, coin des rues St-Denis et Ontario.



POIRIER SUR SON LIT DE MORT.



LA MAISON OÙ A EU LIEU LE MEURTRE.



LE COUTEAU QUI A SERVI À L'ASSASSIN.

A peine l'horrible boucherie de Rawdon vient-elle de terroriser les paisibles populations de nos campagnes que survient un nouveau crime, celui de Saint-Canut, dont les auteurs, en ce moment entre les mains de la justice, auront bientôt à répondre de l'épouvantable assassinat de l'infortuné Poirier, ami de l'un des assassins, mari de l'autre.

Le SAMEDI, tout comme ses confrères du grand format, n'a rien négligé pour présenter à ses lecteurs les documents les plus authentiques, puisés aux sources mêmes, de ce terrible drame passionnel.

Un habile artiste, parti de suite pour Saint-Canut, a pu en rapporter,



MADAME POIRIER, FEMME DE LA VICTIME.



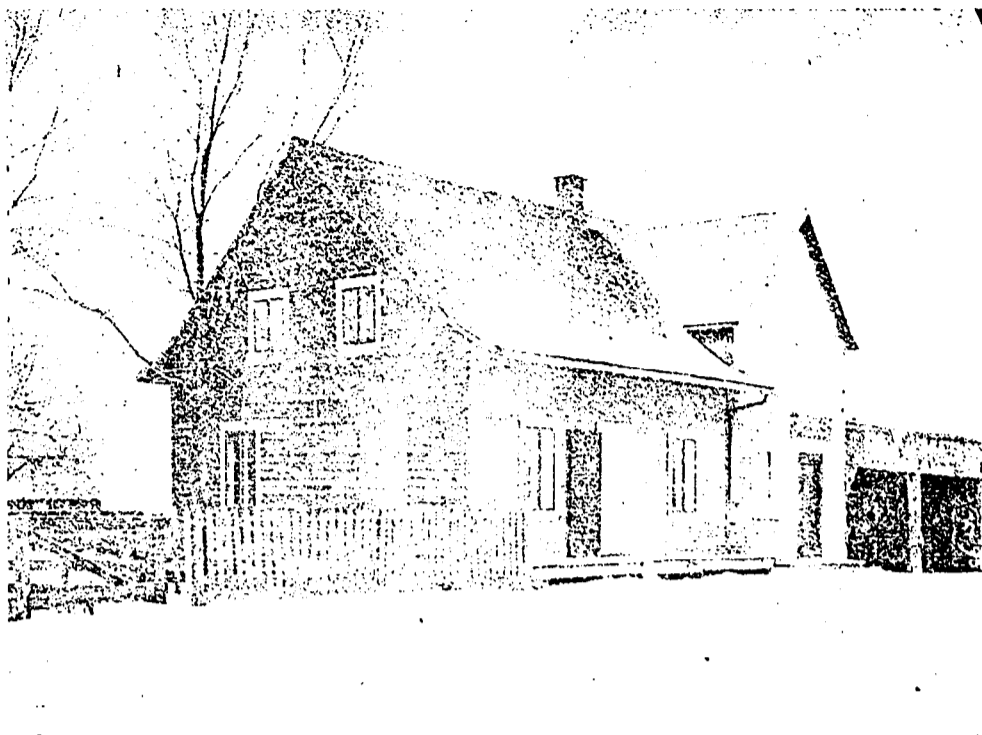
SAM PARSLOW, L'ASSASSIN.

outre les portraits des principaux acteurs, celles des lieux mêmes où s'est déroulé le drame, enfin tout ce qui peut constituer un ensemble, bien complet, de documents inédits et de la plus scrupuleuse authenticité.

Citons : la maison de la victime, ce charmant cottage construit par Poirier lui même ; celle où a eu lieu l'enquête du coroner ; Poirier sur son lit de mort, le visage tout entouré de bandelettes afin de cacher les horribles blessures sous lesquelles il a succombé ; Voici les portraits des assassins : Madame Poirier, l'épouse de la victime, et Sam Parslow ; l'instrument du crime, un large couteau de boucher ; Portrait de Mr Murphy, maire de Saint Canut et président du jury d'enquête ; les douze jurés ; le coroner, M. Mignault ; MM. Joseph Cyr et J. Rioux, gardiens de la maison Poirier.

Tout cela rassemblé, c'est le souvenir le plus émouvant qui se puisse trouver de cet horrible crime qui, dans quelques semaines, constituera une de ces causes célèbres heureusement rares dans l'histoire du Canada.

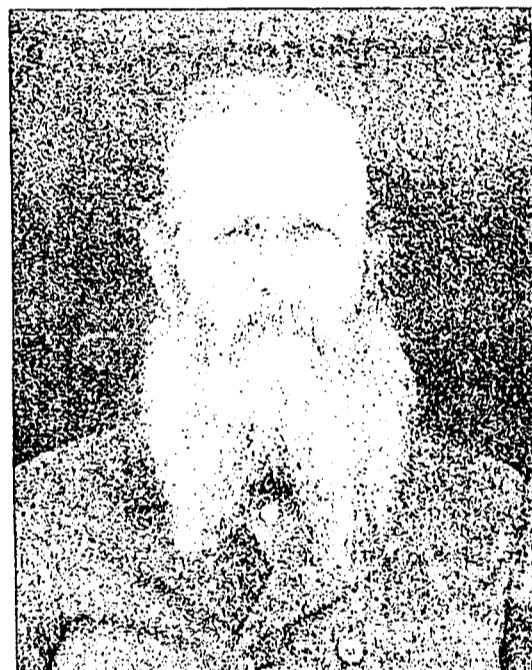
MM. Laprés et Lavergne, les photographes de la rue Saint-Denis, ont bien voulu nous prêter leur habile concours, ce qui nous permet d'offrir à nos lecteurs ce remarquable ensemble documentaire, le plus complet de tous ceux qui ont été donnés jusqu'à ce jour.



LA MAISON OU A EU LIEU L'ENQUETE.



LES JURÉS.



MR MURPHY, MAIRE DE ST CANUT ET CHEF DU JURY D'ENQUETE



MM JOSEPH CYR ET J. RIOUX, PRÉPOSÉS A LA GARDE DE LA MAISON OU A EU LIEU LE CRIME.



MR MIGNAULT, CORONER.

SUGGESTION



—Police! Arrêtez-moi cet individu-là... qui persiste à me pour... suivre depuis ma sortie du cinéma... graphé... j'suis un homme paisible... moi!

DÉCEMBRE

La nature s'est tue, et son oreille sourde
N'entend plus des oiseaux l'harmonieux accord ;
Elle ne peut, hélas ! lever la pierre lourde
Du tombeau, car l'Hiver l'a condamnée à mort !
Le givre est revenu dans sa plus sombre grotte
Pour réchauffer ses eaux. Et le hibou tout seul,
Dans la nuit, presque bas, se lamente et sanglote !
La neige va glacer son cœur sous son linceul.
En un mot, tout n'est plus ; mais cependant les roses,
Vers la fin de décembre, au pied du vieil autel,
Se ravivent soudain, puis redeviennent closes
Après avoir versé leurs parfums pour "Noël".

HENRY VERDUN.

TORNADE

Oh ! la première tornade !...

Dans un ciel immobile, plombé, une sorte de dôme sombre, un étrange signe du ciel monte de l'horizon.

Cela monte, monte toujours, affectant des formes inuitées, effrayantes. On dirait d'abord l'éruption d'un volcan gigantesque, l'explosion de tout un monde. De grands arcs se dessinent dans le ciel, montent toujours, se superposent avec des contours nets, des masses opaques et lourdes ; on dirait des voûtes de pierre près de s'effondrer sur le monde et tout cela s'éclaire par en dessous de lueurs métalliques, blêmes, verdâtres ou cuivrées, et monte toujours.

Les artistes qui ont peint le déluge, les cataclysmes du monde primitif, n'ont pas imaginé d'aspects aussi fantastiques, de ciels aussi terrifiants.

Et toujours, pas un souffle dans l'air, pas un frémissement dans la nature accablée.

Puis, tout à coup, une grande rafale terrible, un coup de fouet formidable couche les arbres, les herbes, les oiseaux, fait tourbillonner les vautours affolés, renverse tout sur son passage. C'est la tornade qui se déchaîne, tout tremble et s'ébranle ; la nature se tord sous la puissance effroyable du météore qui passe.

Pendant vingt minutes environ, toutes les cataractes du ciel sont ouvertes sur la terre ; une pluie diluvienne rafraîchit le sol altéré d'Afrique, et le vent soufflé avec furie, jonchant la terre de feuilles, de branches et de débris.

Et puis, brusquement, tout s'apaise. C'est fini. Les dernières rafales chassent les derniers nuages aux teintes de cuivre, balayent les derniers lambeaux déchiquetés du cataclysme, le météore est passé et le ciel redevient pur, immobile et bleu.

PIERRE LOTI.

LA POPULATION DE LA TERRE

D'après M. Ravenstein, membre de la Société de géographie de Londres, la terre sera complètement peuplée en 2072.

Il existe en ce moment sur la terre quelque chose comme un milliard six cents millions d'habitants, lesquels sont ré-

partis sur toute la surface du globe, les régions polaires exceptées, à raison de 6 habitants par mille anglais carré.

Or les terres fertiles pouvant nourrir 207 habitants par mille carré, les steppes 10 habitants par mille et les déserts 1 par mille, il en résulte, étant donné la superficie respective de ces trois catégories de terres, que notre planète aurait de la peine à nourrir plus de 6 milliards d'êtres humains.

La population de l'Europe s'accroît de 9 p. 100 en dix ans ; celle de l'Asie de 6 p. 100 ; celle de l'Afrique de 10 p. 100 de l'Australie de 30 p. 100 ; de l'Amérique du Nord de 29 p. 100 ; de l'Amérique du Sud de 15 p. 100. Moyenne : 8 p. 100 par an pour toute la terre.

Donc, grâce à cette augmentation décennale de 8 p. 100, les 6 milliards d'habitants seront atteints en 2072.

UN AUDITOIRE PEU NOMBREUX

Avez-vous jamais pénétré dans une de ces chambres obscures du Collège de France, où l'on trouve, à jour et à heure fixes, des savants qui montent en chaire sans oser regarder la salle, et parlent pour les bancs pendant soixante minutes ? Ce sont des professeurs sans élèves : ils enseignent le tartare ou le bengali. Un de ces prêcheurs du désert, après avoir parlé toute son heure, eut encore quelque chose à dire. Ne voulant pas pourtant abuser de la complaisance de l'unique auditeur qui eût attendu la fin de sa leçon, il s'adressa à lui en souriant :

— "Je réclamerai, Monsieur, toute votre indulgence : pour être complet, j'aurais besoin de cinq minutes encore.

— Oh ! Monsieur, répondit l'unique auditeur, ne vous pressez pas : j'ai tout mon temps.

— Monsieur, je vous remercie.

— Oh ! de rien, de rien ! voyez-vous, être ici ou ailleurs, ça m'est bien égal.

— Vous avez donc du loisir ?

— Moi, je suis à l'heure."

Le professeur reconnut alors le cocher qui l'avait amené à son cours et qui devait le reconduire !

CHACUN LA SIENNE

Le magistrat. — Prisonnier, vous avez écrasé un monsieur avec votre vélocipède ?

Le prisonnier. — C'est vrai, Votre Honneur ; mais mettez-vous à ma place...

Le magistrat. — Volontiers ; mais vous, mettez-vous à la sienne !

ETYMOLOGIES

Madame Beliveau. — Ah, madame Galuchard, figurez-vous que mon pauvre homme a la sciatique.

Madame Galuchard. — Ah ! mon Dieu ; mais c'est le choléra, ça ?

Madame Beliveau. — Mais non,...

Madame Galuchard. — Mais si, je sais bien, le choléra à sciatique !...

GALANTERIE

Une veuve coquette. — Ceci est mon portrait, alors que j'étais jeune fille.

L'admirateur. — Suprستي ! Il a dû être fait par de vieux maîtres.

RECTIFICATION

Le monsieur. — Vous avez, là, une bien jolie pendule... C'est Andromaque, n'est-ce pas ?

La dame. — Non, monsieur, c'est en bronze.

VISIBLE A L'OEIL NU



La dame philanthrope. — Je suis venue vous voir, mon pauvre homme, afin d'essayer de vous aider un peu. Mais n'avez-vous aucun appui dans votre famille ?

Le pauvre homme. — Dame, comment appelez-vous ça ?

RETROUVÉE

Mlle Martin, receveuse des postes à Chabrance, fut réveillée en sursaut ce matin-là par la sonnerie du télégraphe ; elle aimait fort à faire la grasse matinée et ne prenait pas volontiers son parti d'un changement apporté au règlement, qui l'obligeait à recevoir les dépêches à partir de sept heures.

Elle descendit en maugréant, répondit au signal, établit la communication et regarda se dérouler la bande bleue, sans cesser de se plaindre, quoiqu'elle épêlât avec un intérêt curieux les signes qui s'imprimaient un à un sur le papier :

"New-York, 20 décembre 18... — Pour chérie."

"Réveiller les gons pour se dire des choses si inutiles par dépêche ! murmura Mlle Martin. Faut-il avoir peu de pitié pour le pauvre monde !"

"Accourons tous trois près de toi, nous préparions à partir quand ta lettre arrivée ; ne te quitterons plus, bien aimée. Chabrance."

"C'est égal, conclut la receveuse, voilà un mort qui me donne plus de besogne à lui seul que tous les vivants du village ensemble..."

Et, sur cette réflexion, la maussade buraliste transcrivit la dépêche que l'*express* porta aussitôt au château de Chabrance.

Ce château n'était guère habitué pendant les vacances, par le beau-frère et la belle-sœur du marquis de Chabrance, le marquis lui-même ayant quitté la France depuis douze ans, appelé en Amérique par le bizarre testament d'un oncle maternel qui avait fait fortune à Chicago.

Cet homme original n'avait d'ailleurs pas légué un sou à sa famille de France, qu'il ne connaissait pas ; mais, se souvenant que Paul de Chabrance était son filleul, il lui avait laissé sa maison de commerce, afin que le jeune homme, s'il était actif et intelligent, pût, comme lui, y faire sa fortune.

Depuis plusieurs générations les revenus de la famille allaient diminuant ; les terres rapportaient de moins en moins, si peu que le château, d'ailleurs fort beau, ne pouvait même être réparé. Paul, inscrit depuis deux ans au barreau de Paris, attendait toujours sa première cause ; il était fiancé depuis quelques mois, mais voyait son mariage retardé parce que ses futurs beaux-parents désiraient, avant de lui donner leur fille, le voir sérieusement occupé ; tenté par l'occasion qui s'offrait à lui, il courut les consulter et obtint leur approbation. Un mois après avoir reçu communication du testament de son oncle, le marquis de Chabrance partait, avec sa femme, tenter à Chicago le commerce des peaux de bœufs.

Les peaux de bœufs le récompensèrent de cet empressement : bientôt la prospérité de ses affaires lui permit de faire relever son château patrimonial, sous la surveillance de son beau-frère, M. Guérard, qui fut invité à l'habiter avec sa famille ; et Paul, enrichi après six années, songeait à revenir bientôt en France, quand la mort de son beau-frère hâta ses projets. Mme de Chabrance aimait passionnément sa sœur, que cette mort laissait sans moyen d'existence avec deux petites jumelles à élever, deux petites filles qui n'avaient pas encore six mois ; elle voulait revenir immédiatement en France pour se consacrer à la malheureuse veuve.

Le jour même où partit la dépêche qui faisait maugréer Mlle Martin, Mme de Chabrance, son mari et leur petite fille s'embarquaient sur le paquebot la *Provence*, qui devait les amener au Havre en dix jours : il les conduisit à la mort. En vue du port, pendant que la *Provence* attendait la marée pour rentrer, par une nuit de brouillard, un navire anglais aborda le paquebot violemment, le coupa en travers, et, avant qu'on eût eu le temps de se reconnaître, en trois minutes navire et passagers coulèrent à pic. Tout le monde périt ; les journaux l'un après l'autre raconteront la catastrophe et répétèrent que personne n'avait échappé au naufrage.

Cependant, le lendemain de ce terrible malheur, un pêcheur de la côte recueillit une étrange épave : c'était une petite fille de cinq ans environ, attachée sur un matelas de caoutchouc gonflé d'air, exactement comme Mme de Chabrance attachait sa petite fille pour que les mouvements du roulis ne la jetassent point hors de sa couchette. La petite fille était

presque morte de faim, le pêcheur la porta à sa femme, on la soigna ; mais, comme la maison du pêcheur était isolée, comme il ne songea pas à faire part de sa trouvaille aux journaux qu'il ne lisait guère, personne ne s'occupa de rechercher qui pouvait être cette enfant. Elle ne savait d'ailleurs pas un mot de français, et, quand au bout de quelques mois elle le comprit assez pour qu'on cherchât à lui faire dire son nom, elle l'avait oublié.

Mme Guérard faillit devenir folle quand elle apprit l'affreux malheur dont elle était la cause indirecte ; c'était pour l'amour d'elle qu'ils étaient partis tout de suite, par ce paquebot, et, son chagrin lui ôtant la notion vraie des choses, elle se reprochait ce départ, s'attribuait des responsabilités qu'elle n'avait jamais eues.

Sans les soins qu'exigeaient ses deux petites filles, qui forcément l'occupaient, la distraient de sa peine, elle n'eût probablement pas conservé la raison ; le temps rendit un peu de calme à ses nerfs, mais n'atténua pas son chagrin ; elle ne quittait jamais Chabrance, qui maintenant lui appartenait ; quoique sa fortune fût devenue considérable, puisqu'elle avait hérité de son beau-frère, elle n'avait rien changé à ses habitudes, vivait plus que modestement dans cette demeure princière, toujours vêtue de laine noire, ne recevant pas et ne visitant personne. Dix ans avaient

passé depuis le naufrage de la *Provence*, les jumelles grandissaient trop même, car cet été-là, le docteur jugeant indispensable qu'on les conduisit aux bains de mer, Mme Guérard devant ses instances se décida à abandonner sa retraite ; mais, comme il lui eût été insupportable de vivre dans une ville de bains de mer, elle chercha sur la côte un point bien retiré, bien désert et s'y installa pour toute la saison. La maison qu'elle loua devait avoir été construite par quelque misanthrope, car elle n'avait pour tout voisinage à plus d'un kilomètre à la ronde qu'une hutte de pêcheurs ; les jumelles se prirent vite d'affection pour la fille du pêcheur qu'elles rencontraient chaque jour à la pêche aux crevettes. Mme Guérard refusa d'abord de leur permettre d'aller voir leur protégée ; elle craignait de déranger ces braves gens dans leur travail, car les jumelles fort gâtées étaient des amies très tyranniques ; mais les petites, ayant appris qu'il y avait chez le pêcheur trois jeunes chiens à vendre saisièrent ce prétexte, persuadèrent à leur mère qu'elles mouraient d'envie d'avoir un chien et obtinrent de se fuir conduire à la maisonnette où Mme Guérard vint les prendre peu de temps après. Elle voulut excuser l'indiscrétion de ses filles, commença une phrase aimable pour la femme du pêcheur ; mais tout à coup la parole expira sur ses lèvres, elle venait d'apercevoir une grande médaille d'un travail curieux, suspendue au-dessus du lit de la jeune fille.

"Qu'est cela ?" s'écria-t-elle en se levant impétueusement pour examiner l'objet de plus près.

— Une médaille, que notre fille adoptive portait au cou quand mon mari l'a recueillie en mer.

— Elle ? balbutia Mme Guérard, suffoquée par l'émotion.

— Oui, madame.

— Mais c'est ma nièce..., ma fille..., Marcelle..., cria-t-elle en courant vers la jeune fille stupéfaite ; cette médaille, c'est moi qui te l'ai envoyée quand tu es née..."

Les baisers, les explications, les effusions durèrent toute la soirée. Les fillettes allaient bien maintenant : on écourta la saison, tant Mme Guérard était pressée de conduire Marcelle à Chabrance, chez elle. Le vieux pêcheur et sa femme suivirent leur fille adoptive, qui ne put se décider à les quitter, de sorte que ce bout de côte est maintenant tout à fait désert.

HENRI FAYEL.

LA DERNIÈRE

— Mon gendre, à présent que vous voilà marié, c'est bien fini, hien ! plus de bêtises !

— Belle-maman, je vous assure que celle-ci sera la dernière.



Il avait chez le pêcheur trois jeunes chiens à vendre. (col 2.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

V — L'IDÉE DE SOSTHÈNE

(Suite)

— Vous ferez comme si cela était.
 — C'est un horrible mensonge !
 — Ce n'est pas vous qui mentirez... nous ne vous demandons que de nous laisser agir et de garder le silence.

— Me taire, c'est me rendre complice de cette infamie, car ce que vous voulez faire est un crime, ma mère, un crime !

— Ma fille, vous êtes folle, riposta-t-elle d'une voix brève, et vous ne voyez même pas que vous injuriez votre mère, Un crime ! où est-il ? Est-ce que tous les jours on ne voit pas adopter de pauvres petits orphelins ?... Voilà ce que nous vous proposons, une adoption. Seulement, en raison des circonstances présentes et des grands intérêts qu'il s'agit de préserver, il est nécessaire qu'on croie que cet enfant que vous adopterez est né de votre mariage avec le marquis de Coulange.

— Comprends-tu, Mathilde ? Rien de plus facile... et tu gardes la fortune de ton mari, sans compter les héritages qui viendront.

— Ma fille, reprit madame de Perny, je vous le dis encore, vous n'avez pas le droit de nous sacrifier à de ridicules sentiments de délicatesse et de condamner votre frère, qui a tout fait pour vous, à une vie pauvre et misérable.

— Ah ! vous êtes impitoyable ma mère ! gémit la marquise.

— Eh bien, oui, je suis sans pitié répliqua madame de Perny d'un ton farouche, et cette fois je vous le jure, vous subirez ma volonté. Son regard était devenu si terrible que la jeune femme sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Un enfant, un enfant ! murmura-t-elle avec égarement. Mais non, c'est impossible, tout cela n'est pas vrai... C'est un rêve horrible que je fais, c'est un épouvantable cauchemar !

— Non, lui répondit brutalement sa mère, ce n'est pas un rêve que vous faites, vous êtes bien éveillée et c'est bien votre mère qui vous parle. Je vous ai dit ce que votre frère et moi nous exigeons de vous ; à partir de maintenant, ne songez plus qu'à l'attitude que vous devez prendre pour vous conformer à nos intentions.

— Oh ! oh ! oh ! fit la marquise sur trois tons différents, qui sortirent comme un râle de sa gorge serrée.

Elle jeta autour d'elle des regards d'épouvante, en se tordant convulsivement sur son fauteuil.

Madame de Perny la tenait pantelante et écrasée sous les flammes de son regard implacable.

— Un enfant, un enfant ! prononça encore la malheureuse jeune femme d'une voix haletante, étranglée.

Sosthène s'approcha de sa sœur.

— Oui, un enfant, lui dit-il, et c'est moi qui me charge de le trouver. D'ailleurs, ajouta-t-il cyniquement, tu ne seras pas obligée de l'aimer !

La marquise n'eut pas l'air de l'avoir entendu. La tête sur sa poitrine, les bras ballants, les yeux démesurément ouverts fixés à ses pieds, et maintenant dans une immobilité complète on aurait dit qu'elle venait d'être pétrifiée.

Madame de Perny se leva.

— Viens, dit-elle à son fils, Mathilde a besoin de se recueillir et d'être seule pour réfléchir.

Ils jetèrent tous deux un dernier regard sur leur victime et ils sortirent du boudoir.

Après s'être assuré qu'ils se trouvaient seuls dans l'antichambre, Sosthène dit tout bas à sa mère :

— Vous avez été superbe, mais êtes-vous bien sûre que Mathilde ne nous trahira point ?

— Si elle avait à parler, elle se tairait, répondit madame de Perny ; n'ayant rien à dire, elle gardera le silence.

— Je le crois ; toutefois tant que le marquis sera ici, je ne me sentirai pas rassuré.

— Aussi faut-il nous hâter de le faire partir. Je ne sais pas encore comment je pourrai le décider à quitter Paris ; mais il faut qu'il parte, il partira. Ton ami Ernest Gendron t'a-t-il promis qu'il viendrait demain matin ?

— Oui.

— Peut-être sera-t-il nécessaire que tu le vois ce soir même. Je vais aller causer avec le marquis, il est important qu'il m'entende

avant de voir Mathilde. Pendant ce temps tu m'attendras dans ta chambre.

Ils se séparèrent. Madame de Perny se dirigea résolument vers l'appartement du marquis. Ne trouvant ni Firmin ni un autre domestique pour l'annoncer, elle frappa doucement à la porte de son gendre.

— Entrez, répondit la voix faible du malade.

Elle avait eu le temps de se composer un visage de circonstance. Elle entra dans la chambre du marquis en donnant à son regard une expression presque joyeuse.

— Ah ! c'est vous, madame ? fit le malade en essayant de se soulever sur son fauteuil, je suis heureux de votre visite.

— Vous venez de faire un effort pour vous lever ? pourquoi vous fatiguer, monsieur le marquis ? Allons, ne bougez pas... Voyez, je m'assieds là, dans ce fauteuil, tout près de vous, pour que nous puissions causer plus facilement.

Le marquis lui tendit sa main amaigrie qu'elle prit et garda un instant dans les siennes.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? lui demanda-t-elle d'un ton plein d'intérêt.

— Ni mieux, ni pire, répondit-il en secouant tristement la tête ; c'est toujours la même faiblesse, comme si j'avais les membres brisés... Ah ! cette maladie est bien longue, plus encore pour ma chère Mathilde et les autres personnes qui m'entourent que pour moi.

— Ils ne faut pas vous décourager, monsieur le marquis ; vous retrouverez la santé et maintenant vous ne devez plus avoir qu'une seule pensée, celle de vous rétablir promptement. Vous ne devez plus rien négliger, vous devez tout faire pour obtenir votre guérison. Oui, vous suivrez les prescriptions de vos médecins, vous écouterez les conseils de ceux qui vous aiment.

— Je vous entends, ce jeune docteur, qui est venu ce matin, vous a dit comme les autres qu'il était nécessaire que j'allasse habiter quelque temps dans le Midi.

— Oui, monsieur le marquis. C'est aussi l'avis du docteur Gendron.

— Eh bien, je ne le suivrai pas ; je sais que...

— Attendez, l'interrompit-elle vivement, vous ne devez plus résister à ceux qui veulent vous guérir, vous n'en avez plus le droit.

Le marquis la regarda avec surprise.

— Vous allez comprendre. Je viens vous parler d'un heureux, d'un très heureux événement.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur le marquis, dans quelques mois ma fille vous aura rendu père !

Le marquis sursauta.

— Ai-je bien entendu ? s'écria-t-il ; venez-vous réellement de me dire...

— Oui, monsieur le marquis, je viens de vous annoncer que vous êtes à la veille d'avoir un enfant !

Le visage pâle du malade s'anima ; son front s'éclaira soudain, et une joie ineffable brilla dans ses yeux. Il envoya vers le ciel un regard plein de reconnaissance ; puis appuyant ses deux mains sur sa poitrine :

— Ma mère, dit-il, vous venez de tout faire tressaillir en moi... Mon cœur bat comme s'il allait se briser. Mais ce n'est point de la souffrance, cela ; il me semble que c'est le commencement du retour à la vie !... Avoir un enfant à toujours été notre vœu le plus ardent ; un tel désir réalisé, quelle ivresse !

Un enfant ! et ce sera peut-être un fils, continua-t-il comme en extase. Un enfant à aimer, un fils qui portera mon nom, qui aura la beauté, les vertus de sa mère, la noble fierté et la grandeur de ses ancêtres, y a-t-il sur la terre un bonheur comparable à celui-là ?

Après s'être arrêté un instant pour respirer, il reprit :

— Tout à l'heure, Mathilde était ici, près de moi, pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

— Une jeune femme est souvent embarrassée pour dire certaines choses, répondit madame de Perny, et puis elle a craint qu'une émotion trop vive... Mais comme nous ne devons par vous laisser ignorer plus longtemps le bonheur qui vous arrive, je me suis chargée de vous prévenir.

— Oui, je comprends... Chère Mathilde, elle n'a osé me dire cela elle-même. Ah ! je m'explique maintenant pourquoi elle m'a répété souvent en m'embrassant : " Tu ne mourras pas, je ne veux pas que tu meures, pour nous il faut que tu vives !..." Pour nous ! Elle pensait à son enfant. Chère bien-aimée ! Et en disant cela elle pleurerait.

— En ce moment plus que jamais, monsieur le marquis, vous devez sentir que votre devoir vous ordonne impérieusement de faire tout ce qui dépend de vous pour revenir à la santé.

— Ma mère, répondit le malade, une clarté soudaine vient de se faire en moi, vous avez raison, je dois surmonter toutes mes répugnances, il faut que je cède aux sollicitations de mes amis, il faut que je fasse la volonté des médecins.

Madame de Perny put à peine dissimuler sa joie, en voyant com-

ment, sans qu'elle eût même besoin d'employer ses grands moyens toutes les difficultés s'aplanissaient devant elle.

—Eh bien, oui, continua le marquis, je quitterai Paris dès qu'on le voudra et j'irai m'installer où l'on me dira d'aller.

—Ah ! monsieur le marquis, voilà une résolution qui va nous rendre tous bienheureux !

—Dès demain je ferai partir Firmin. Je pense qu'il trouvera aisément à louer une maison assez vaste pour nous loger tous.

—Est-ce que vous songeriez à emmener votre femme ?

—Sans doute, et vous aussi.

Madame de Perny secoua la tête.

—Monsieur le marquis, dit-elle, vous ne réfléchissez pas à la position de Mathilde et au danger qu'il y aurait pour elle de voyager. Assurément, ne consultant que son cœur, son affection pour vous, elle témoignera le désir de vous accompagner ; mais ce serait une grande imprudence et, s'il le faut, vous devrez user de votre autorité pour la convaincre qu'elle ne doit pas vous suivre. Elle a absolument besoin de calme et de tranquillité. Près de vous, elle se fatiguerait forcément, elle serait constamment tourmentée et agitée, elle aurait des inquiétudes, des craintes, dont nous devons prévoir toutes les conséquences. . .

—C'est vrai, murmura tristement le malade.

—Il faut donc que Mathilde reste à Paris ; je serai près d'elle, je ne la quitterai pas et je l'entourerai de tous les soins que réclame sa position. Oh ! je sais que cette séparation vous semblera cruelle, mais elle est nécessaire. C'est un sacrifice que vous devez faire l'un et l'autre.

—Oui, fit le marquis, cette fois encore vous avez raison. Allons, je partirai seul avec mon fidèle Firmin.

—Le docteur Gendron, que vous avez vu ce matin, vous a-t-il plu ?

—Oui, il a une physionomie sympathique et il m'a paru très-intelligent.

—Eh bien, nous espérons, Sosthène et moi, que le docteur Gendron consentira à vous accompagner. Nous avons pensé qu'il était préférable que vous eussiez constamment un médecin près de vous.

—Oh ! je vous remercie tous les deux de l'affection que vous me témoignez.

—Nous n'oublions pas la reconnaissance que nous vous devons, monsieur le marquis.

—Eh bien, c'est convenu, si M. Gendron consent à m'accompagner, je me livrerai à lui plein de confiance.

—Demain nous aurons sa réponse.

—Ma mère, vous veillerez sur Mathilde, vous me le promettez ?

—Vous pouvez compter sur moi. Aussitôt que les beaux jours seront revenus nous irons nous installer dans votre beau château de Coulange, et c'est là, j'en ai la conviction, que vous viendrez retrouver votre femme, sinon complètement rétabli, mais en bonne voie de guérison.

Sur ces mots, l'odieuse femme, heureuse de son succès, se leva pour se retirer.

Au même instant, la porte latérale, qui établissait une communication avec les appartements de la marquise, s'ouvrit brusquement, et Mathilde entra dans la chambre.

VI—L'ESPRIT DU MAL.

Après que sa mère et son frère l'eurent quittée, la marquise était restée assez longtemps dans un état affreux de prostration. Elle respirait à peine, un nuage épais s'était étendu sur ses yeux, et dans ses oreilles un bourdonnement sourd l'empêchait d'entendre. Elle n'avait plus conscience de son être, elle semblait frappée d'insensibilité ; elle éprouvait une sorte de vertige.

Elle se remit peu à peu et, sortant de son anéantissement, elle parvint à ressaisir sa pensée. Aussitôt, elle se rappela ce qui venait de se passer ; comme un écho sinistre les paroles terribles de sa mère résonnèrent de nouveau à ses oreilles et dans son cœur. En voyant l'effroyable abîme que la cupidité des siens creusait sous ses pieds, elle poussa un cri de terreur. Puis elle bondit sur ses jambes et agita désespérément ses bras comme si elle eût voulu repousser quelque fantôme invisible et menaçant.

—Ah ! c'est horrible, horrible ! prononça-t-elle d'un ton douloureux, en laissant tomber ses bras le long de son corps.

Après un court silence elle reprit :

—Mais je suis donc bien lâche ! . . . Quoi ! je laisserais s'accomplir ce crime, quand je n'ai qu'un mot à dire pour l'empêcher ! Ils veulent que je garde le silence . . . Oh ! les malheureux ! . . . Mais en me taisant je me fais leur complice, je deviens une misérable et, comme eux, une infâme ! . . . Oh ! mon cœur se brise à cette pensée et mon âme se révolte !

Eh bien, non, non, s'écria-t-elle avec énergie, je veux me délivrer de ce joug qui me torture et fait de moi une esclave ! Non, je ne laisserai pas commettre cette infamie.

Elle s'élança hors du boudoir et marcha rapidement vers la cham-

bre de son mari, sans avoir pris le temps de penser à ce qu'elle allait, ni dire.

A la vue de sa mère elle éprouva une commotion violente ; elle s'arrêta interdite et sentit son sang se figer dans ses veines.

De son côté, madame de Perny avait été saisie d'un mouvement d'effroi. Toutefois, elle se remit promptement. Elle devina dans quelle intention sa fille venait trouver le marquis et elle comprit que, pour tenir tête au danger, elle n'avait qu'un moyen : le braver, et qu'elle ne pouvait sauver la situation qu'à force de présence d'esprit et d'audace.

—Ma chère Mathilde, dit-elle d'une voix caressante, ton mari sait tout. Je viens de lui annoncer que tu vas être mère et il partage notre joie. Va, je viens de le rendre bien heureux !

—Oni, bien heureux ! dit le marquis.

La jeune femme chancelait sur ses jambes. Elle voulut parler, mais ses lèvres remuèrent sans qu'un son pût sortir de sa gorge serrée.

—Allons, Mathilde reprit l'horrible femme, en dardant sur la marquise son regard fauve, dont elle connaissait la puissance fascinatrice, il ne faut pas rougir ainsi.

La malheureuse enfant était d'une pâleur livide.

Pendant ce temps, le marquis était parvenu à se dresser sur ses jambes, ce qu'il n'avait pas fait seul depuis quinze jours.

Il fit quelques pas en avant, les bras ouverts.

—Mathilde, ma chérie, dit-il, viens donc m'embrasser.

La marquise n'aurait peut-être pas répondu à cet appel, mais madame de Perny s'approcha d'elle et la poussa vers son mari.

Le marquis l'étreignit fortement.

—Ainsi, reprit-il, nous allons avoir un enfant, un petit être à adorer. . . Chère Mathilde, il me semble que je viens seulement de découvrir combien je t'aime. Va, maintenant, j'en suis sûr, je vivrai. Déjà, je me sens plus fort ; tu as vu, je me suis levé seul et je me tiens debout. . . C'est la joie, c'est ce bonheur auquel je m'attendais si peu !

La marquise avait essayé de l'interrompre, une fois encore elle avait voulu parler ; mais les paroles que le marquis venait de prononcer, plus encore que la crainte de sa mère, lui coupèrent la voix.

Sans doute, elle pouvait lui crier : On vous trompe, tout ce qu'on vient de vous dire est faux !

Mais, en lui dévoilant l'infamie de sa mère et de son frère, n'allait-elle pas lui porter un coup mortel ?

Madame de Perny, qui ne quittait pas sa fille des yeux, devina sa pensée. Un sourire de satisfaction glissa sur ses lèvres.

—Je ne me suis pas trompée, se dit-elle, voilà ce que j'avais prévu ; maintenant elle se taira.

La marquise s'était mise à embrasser févreusement son mari. Tout à coup, ne pouvant plus se contenir, elle éclata en sanglots.

Le marquis attribua à la joie ce qui était l'explosion d'une effroyable douleur. Et la regardant avec une tendresse indicible.

—Elle sanglotait ainsi le jour où elle m'a dit qu'elle m'aimait, pensa-t-il.

La marquise s'était laissée tomber sur un siège. Madame de Perny aida le malade à se remettre dans son fauteuil.

—Monsieur le marquis, nous pouvons apprendre à ma fille dès maintenant ce que nous venons de décider.

La jeune femme se dressa brusquement.

—Ma chère Mathilde, dit M. de Coulange, je suis aujourd'hui un malade raisonnable et je me rends à l'avis unanime des médecins. Je vais aller demander ma guérison à l'air et au soleil du Midi. Ce soir je donnerai mes ordres à mon vieux Firmin afin qu'il prépare tout pour mon départ prochain.

—Je pars avec toi, Edouard, je ne te quitte pas, dit vivement Mathilde.

—Non, ma chérie, répondit le marquis, pour beaucoup de raisons, dont une seule est excellente, tu ne peux pas m'accompagner. Je partirai seulement avec Firmin.

—Mais, mon ami. . .

—Je t'en prie, Mathilde, n'insiste pas, l'interrompit-il, cela augmenterait le chagrin que va me causer notre séparation.

La marquise jeta sur sa mère un regard craintif et baissa la tête.

Madame de Perny jouissait de son triomphe.

—Monsieur le marquis, fit-elle, vous devez vous sentir un peu fatigué ?

—Mais non, je vous assure.

—Il vous est recommandé de parler le moins possible.

Puis prenant le bras de sa fille et l'obligeant à se lever :

—Allons, viens, continua-t-elle ; nous ne devons pas oublier plus longtemps que le repos est nécessaire à ton mari. . .

Et avant que la marquise ait eu le temps de prononcer une parole, presque de force, elle l'entraîna hors de la chambre.

—Ma fille dit alors madame de Perny, changeant subitement de ton et d'attitude ; vous savez ce que votre frère et moi nous attendons de vous ; tout à l'heure, vous avez eu l'intention de me démentir ; je ne vous remercie pas d'avoir retenu les paroles sur

vos lèvres, car vous auriez parlé si le courage ne vous eût manqué ; vous avez bien fait d'avoir eu pitié de votre mari ! Comme il vous l'a dit lui-même, demain ou après-demain il va partir.

Qui sait ? continua-t-elle en appuyant sur les mots avec intention. il retrouvera peut-être ses forces et la santé, comme il l'espère, sous les chauds rayons du soleil du Midi. En ce moment, vous tenez sa vie entre vos mains, si vous ne gardez pas un silence absolu, vous le tuez !

Voilà ce que je tenais à vous dire.

Et laissant la jeune femme à la porte de son appartement, elle courut trouver son fils.

— Vos yeux parlent, vous avez réussi ! s'écria Sosthène, en voyant sa mère.

— Oui, répondit-elle, et mieux encore que je ne l'espérais. Le marquis est enchanté, ravi. Il ne fallait que cela pour le décider à quitter Paris, et il a hâte de partir. Dans trois jours nous en serons débarrassés.

— Il ne faut pas qu'il revienne avant six mois.

— Il ne reviendra plus, répliqua madame de Perny, en accompagnant ses paroles d'un geste significatif.

— Ou bien, s'il revient, ajouta Sosthène, c'est qu'on le ramènera dans un cercueil de plomb.

— J'étais encore avec lui, reprit madame de Perny, lorsque Mathilde est entrée brusquement dans la chambre.

— Ah !

— Elle venait avec l'intention de nous trahir.

— Alors ?

— Heureusement j'étais là et j'avais eu le temps de parler. Elle a eu peur des conséquences terribles que sa révélation aurait fatalement amenées et elle n'a point osé démentir mes paroles. D'un côté, en nous accusant, elle provoquait un affreux scandale ; de l'autre, elle causait à son mari une révolution qui pouvait le frapper à mort. Maintenant la voilà enfermée dans un cercle dont elle ne peut sortir.

— En ce cas tout va bien.

— Ce n'est pas tout ; j'ai parlé au marquis de ton ami Ernest Gendron, il lui plaît et il ne demande pas mieux que de l'avoir pour compagnon de voyage. Il s'agit donc de voir le docteur et d'obtenir de lui qu'il parte avec M. de Coulange. Tu pourras lui vanter la générosité du marquis et lui donner l'assurance qu'il sera dédommagé d'une manière convenable de son exil volontaire. A son insu, car il ne doit rien soupçonner, M. Gendron va nous rendre plus d'un service.

Un quart d'heure après, Sosthène sortait de l'hôtel dans le coupé de son beau-frère. Les chevaux, les voitures et les gens du marquis étaient à ses ordres comme à ceux de madame de Perny.

Quand il rendra le soir, il dit à sa mère :

— Gendron consent à accompagner le marquis. Nous n'avons pas traité la question d'argent ; il s'est récrié très fort, en me disant que nous parlerions de cela plus tard.

— C'est bien, répondit simplement madame de Perny.

Le lendemain Ernest Gendron arriva à neuf heures. Il eut avec M. de Coulange, en présence de Sosthène, une conférence qui dura plus d'une heure.

Le départ fut fixé au lendemain. Le médecin, consulté sur le lieu de résidence qu'il croyait le plus favorable au malade, se prononça pour l'île de Madère. Il fut décidé, en outre, qu'on ferait le voyage à petites journées, afin d'éviter au marquis une trop grande fatigue. M. Gendron se chargea de prendre à ce sujet toutes les dispositions qu'il jugerait nécessaires.

Pendant ces graves délibérations, la marquise pleurait.

Le vieux valet de chambre, avec l'aide d'un autre domestique, préparait les malles de son maître.

Pendant toute cette journée, madame de Perny ne quitta pas sa fille, car, malgré sa tranquillité apparente, elle n'était nullement rassurée sur ce que la marquise pourrait dire et faire au dernier moment. En effet, bien qu'elle fût à peu près certaine d'avoir enlacé la jeune femme dans les fils de son intrigue ténébreuse, tout était à redouter tant que le marquis ne serait pas parti.

Il n'était pas possible d'empêcher la marquise de voir son mari ; mais elle n'eut pas la satisfaction de se trouver un instant seule avec lui. Il y eut toujours entre eux madame de Perny ou Sosthène. Les deux complices s'étaient entendus, ils prenaient leurs précautions contre toute tentative de trahison.

Il était près de minuit lorsque madame de Perny se décida à s'éloigner de sa fille pour rentrer chez elle. La jeune femme, qui n'avait pas fermé les yeux la nuit précédente, était brisée de fatigue et tombait de sommeil.

— Vous avez grand besoin de repos, lui dit sa mère, il faut vous coucher, tout de suite. Je vais envoyer votre femme de chambre.

— Non, répondit la marquise, je me passerai d'elle ce soir.

— Soit, fit madame de Perny.

Et elle s'en alla.

La marquise s'était levée. Elle passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Oh ! comme je souffre ! murmura-t-elle.

La malheureuse enfant était prise d'un profond découragement.

— Que faire ? que faire ? se demanda-t-elle en laissant tomber sa tête lourde sur sa poitrine.

Elle resta ainsi pendant quelques minutes, plongée dans de sombres réflexions.

Elle voyait d'horribles spectres se dresser devant elle et elle ne découvrait aucun refuge pour leur échapper.

Ainsi que l'avait si bien dit madame de Perny, elle se sentait entourée d'un cercle fatal, sans issue, au milieu duquel elle se débattait désespérée sans pouvoir en sortir.

Ses traits contractés et l'expression douloureuse de son regard révélaient une angoisse inexplicable.

Tout à coup elle eut un mouvement nerveux et rejeta brusquement sa tête en arrière. Elle tendit l'oreille et écouta. Elle n'entendit rien. Un silence profond régnait dans l'hôtel. Alors un éclair rapide traversa son regard. Elle alluma la bougie rose d'un bougeoir et sortit de sa chambre sans bruit.

VII—SEULE !

La marquise traversa, en glissant comme une ombre, les deux petites pièces qui séparaient sa chambre de celle de son mari.

Elle était très émue, mais elle semblait avoir pris une résolution décisive.

Devant la porte de la chambre elle s'arrêta pendant quelques secondes pour écouter encore, puis elle mit la main sur le bouton de cristal. La porte s'ouvrit. La chambre était éclairée par une lampe placée sur une console.

Le marquis était couché, il dormait.

Mais au lieu de marcher vers le lit, la jeune femme recula avec terreur.

Près du lit, sur une chaise longue, un homme était étendu tout habillé.

Dans cet homme, Mathilde venait de reconnaître son frère.

Celui-ci avait déclaré qu'il passerait cette dernière nuit auprès de son beau frère, et le marquis, croyant voir en cela une nouvelle preuve d'affection et de dévouement, y avait trop facilement consenti.

Comme le marquis, Sosthène avait les yeux fermés. Il dormait ou faisait semblant de dormir.

La marquise sentit subitement tout ce qu'elle avait rassemblé de forces l'abandonner. Cette fois encore sa volonté venait d'être paralysée par la peur. Elle étouffa un gémissement dans sa poitrine et se retira lentement, les jambes chancelantes.

Elle entra chez elle et tomba comme une masse inerte sur un fauteuil.

— Ah ! je suis perdue, perdue ! s'écria-t-elle avec désespoir, en roulant sa tête dans ses mains.

Mais bientôt, cependant, terrassée par la fatigue et la violence même de sa douleur, la marquise s'endormit dans le fauteuil où elle s'était jetée. Ce fut un sommeil lourd, fiévreux, tourmenté par d'épouvantables cauchemars.

Elle se réveilla glacée et dans un état plus pitoyable encore que la veille.

Il était grand jour. Elle jeta les yeux sur sa pendule, l'aiguille marquait huit heures. Elle se rappela que son mari devait partir à onze heures. Encore trois heures et ils allaient être séparés peut-être pour ne se revoir jamais. Elle ne songea pas à sonner sa femme de chambre, elle se mit à réparer elle-même le désordre de sa toilette. Cela eut pour effet de rétablir la circulation du sang. Elle se sentit un peu mieux.

Mais le temps s'écoulait avec rapidité. Elle se rendit chez son mari. Sosthène était toujours là, il travaillait avec le marquis. Assis devant une table sur laquelle étaient installés des papiers, il faisait des comptes, prenant des notes.

La marquise ne chercha pas à cacher la contrariété que lui fit éprouver la présence de son frère. Elle se jeta au cou du marquis et l'embrassa follement avec une sorte de frénésie. Elle le couvrait d'une grêle de baisers. Si elle s'éloignait, c'était pour revenir vers lui aussitôt et l'embrasser encore.

On aurait dit qu'elle ne le croyait pas convaincu de l'amour qu'elle avait pour lui. Mais n'était-ce pas plutôt la crainte qu'elle avait de ne plus le revoir et le pressentiment des tortures qu'elle allait endurer ? Ou bien encore ; n'était-ce pas la manifestation de son horreur pour l'infamie dont elle s'était déjà rendue complice par son silence ? Dans tous les cas, elle obéissait à un sentiment naturel et spontané.

— Calme toi, ne pleure pas, lui dit le marquis ; pour toi et pour l'enfant je vivrai, je reviendrai guéri !

Ces paroles causèrent à la marquise une douleur horrible, elle sentit un frisson courir dans tous ses membres. Ce fut comme si on eût plongé un fer rouge dans la plaie saignante de son cœur. La

malheureuse n'avait entendu que les quatre mots qui étaient de trop dans la phrase de son mari, et ces quatre mots, sonnait comme un glas lugubre, venaient de réveiller subitement les angoisses de son âme épouvantée.

Elle recula jusqu'à un fauteuil sur lequel elle s'affaissa. Le marquis se retourna vers Sosthène et continua à lui donner ses instructions.

Au bout d'un instant, la marquise sortit de la chambre. Elle avait son mouchoir sur la figure pour éponger ses larmes ou étouffer ses sanglots. Elle faillit heurter le vieux valet de chambre, qui n'eut que le temps de se jeter de côté, en disant :

— Pardon, madame la marquise.

Elle s'arrêta, et s'approchant du domestique :

— Firmin, lui dit-elle, vous aimez beaucoup votre maître ?

— Oui, madame la marquise, et cela se comprend : je suis entré comme valet de pied chez M. le marquis, son père, lorsqu'il s'est marié, il y a de cela trente-six ans ; je l'ai vu venir au monde, madame la marquise, et bien souvent quand il était tout petit, je l'ai porté dans mes bras.

Le vieux serviteur essuya furtivement une larme.

— Firmin, vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas ? Vous ne le quitterez pas d'une minute, vous me le promettez ?

— Je vous le jure, madame la marquise.

— Et puis...

— Je suis entièrement aux ordres de madame la marquise, dit Firmin, voyant qu'elle hésitait à parler.

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— Madame la marquise sait que je ne lui suis pas moins dévoué qu'à mon maître.

— Eh bien ! Firmin, je vous prie de m'écrire quelques fois pour me parler de mon mari ; il y a des choses qu'on voudra peut-être me cacher, mais vous me direz la vérité, vous.

— Je promets à madame la marquise de faire ce qu'elle me demande.

— Merci, Firmin, merci !

L'heure terrible de la séparation arriva. La jeune femme accompagna le marquis jusqu'à la voiture qui allait le transporter à la gare. Là, ils s'embrassèrent une dernière fois. Et quand la voiture eut franchi la porte cochère, elle resta immobile à la même place jusqu'à ce que le bruit des roues sur le pavé se fut complètement éteint dans les autres bruits de la rue.

Elle n'avait pas entendu sa mère qui debout sur le perron, l'avait appelée deux fois.

— En vérité, ma fille, vous n'êtes pas raisonnable, lui dit madame de Perny, vous ne vous apercevez donc pas que vos pieds étaient enfoncés jusqu'à la cheville dans la neige fondue ?

La marquise rentra sans rien répondre à sa mère et courut s'enfermer dans sa chambre.

Là, enfin, loin des regards indiscrets, elle pouvait permettre à sa douleur de faire explosion et pleurer en liberté.

— Ah ! s'écria-t-elle, ils sont donc satisfaits ? Il est parti... Il n'est plus là pour renouveler mon courage, pour me protéger et me défendre !... Ils tiennent leur victime, les misérables !...

Ah ! continua-t-elle d'une voix étranglée en jetant autour d'elle un regard désespéré, c'est à partir de maintenant seulement que va commencer mon martyre !

Les personnes qui vinrent lui faire visite les jours suivants eurent de la peine à cacher leur étonnement en voyant combien elle était changée. La lumière de ses yeux s'était éteinte, sur ses joues le rose s'était effacé, ses lèvres elles-mêmes étaient pâlies. Plus que jamais la douleur et la souffrance étaient peintes sur son visage. Prévenues par madame de Perny, ses amies crurent devoir la féliciter des joies qui lui étaient promises. Elle écouta d'un air effaré et ne répondit rien.

Elle tomba presque subitement dans une apathie complète ; il semblait que tous les ressorts qui étaient en elle avaient été brisés. Tout lui devenait indifférent. Elle ne s'occupait plus de rien. Elle laissait dire et faire sans essayer la moindre observation. Elle n'entendait rien, elle ne voyait rien ou plutôt elle ne voulait ni voir, ni entendre. Ceux qui l'entouraient pouvaient supposer qu'elle n'avait plus une pensée. C'était une insensibilité navrante.

Madame de Perny n'avait plus rien à désirer ; elle avait accompli son œuvre monstrueuse, sa fille était devenue telle qu'elle la voulait.

De sa propre autorité, sans même daigner consulter la marquise, dont l'indolence semblait tout permettre, madame de Perny prit la haute direction de la maison. Elle commença par renvoyer successivement tous les domestiques, qu'elle remplaça par d'autres qu'elle eut soin de choisir elle-même. La femme de chambre de la marquise ne put même trouver grâce devant elle. Il est vrai qu'elle avait aux yeux de madame Perny un défaut capital. Elle était pleine de zèle, et elle avait eu la faiblesse ou la maladresse de s'attacher à sa maîtresse. Madame de Perny était extrêmement prudente, et elle prenait d'avance toutes les précautions.

La marquise se trouva ainsi entourée d'espions, nous n'osons pas dire d'ennemis. Elle ne pouvait faire un geste ni prononcer une parole dont sa mère ne fût aussitôt instruite. Elle ne put recevoir aucune lettre qui n'eût d'abord passé sous les yeux de madame de Perny, qui quelquefois même ne se gênait pas pour les déchiffrer. Quant à celles qu'elle écrivait, — c'était rare, — elles n'étaient mises à la poste qu'après avoir été lues et approuvées par sa mère.

Les visites qu'on faisait à madame de Coulange devinrent de plus en plus rares, et comme elle n'en rendit aucune, elles cessèrent tout à fait.

La marquise ne sortait plus ; ses promenades de tous les jours consistaient à passer de sa chambre dans son boudoir et de celui-ci dans la salle à manger.

Ses chevaux, ses voitures étaient entièrement à la discrétion de sa mère et de son frère, et ne servaient qu'à eux comme ses gens n'étaient qu'à eux.

Sous le prétexte que la santé de sa fille lui causa des inquiétudes, et pour être près d'elle la nuit comme le jour afin de la mieux surveiller, madame de Perny fit sa chambre à coucher d'une pièce contiguë à la chambre de la marquise.

La jeune femme se trouva alors prisonnière dans sa maison, et en quelque sorte séquestrée.

VIII

M. Sosthène de Perny avait entendu parler plusieurs fois d'un certain individu, s'intitulant homme d'affaires, qui rendait une infinité de services aux femmes de mœurs légères, aux viveurs, aux débauchés, aux déclassés de toutes les catégories.

Il se fit donner des renseignements sur ce personnage.

C'était bien réellement un homme d'affaires, en ce sens qu'il s'occupait de toutes sortes d'affaires, choisissant de préférence les plus ténébreuses et surtout les moins honnêtes, parce que, alors, il pouvait tirer un plus grand profit de son intervention.

Il prêtait avec usure, et sur des garanties sérieuses, des sommes souvent très fortes à des fils de famille. Il faisait payer cher ses services, mais du moment qu'on était disposé à ne pas marchander, on pouvait tout lui demander. Il ne reculait devant rien. Il pratiquait, disait-on tout bas, le recel sur une vaste échelle ; mais très-habile et très-rusé, il savait toujours mettre un bandeau sur les yeux de ceux qui cherchaient à voir clair dans ses opérations.

On disait encore qu'il avait une police à ses ordres, parfaitement organisée, et que ses relations directes dans le monde des coquins et des voleurs n'empêchaient point qu'il ne fût considéré par la police du gouvernement, en raison des services qu'il lui rendait journellement.

Cet homme demeurait rue du Roi-de-Sicile, et il était connu sous le nom de M. Durand.

Suffisamment édifié sur M. Durand, grâce aux renseignements qu'il avait obtenus, M. Sosthène de Perny résolut d'entrer sans plus tarder en relations avec cet homme d'affaires.

Un matin, il sortit de l'hôtel de Coulange pour se rendre rue du Roi-de-Sicile. Il arriva à pied devant la maison où demeurait Durand, car pour ne pas trop éveiller l'attention des curieux, il avait prudemment laissé le coupé armorié du marquis dans la rue de Rivoli.

Sur l'indication que lui donna la concierge, il monta au premier étage et sonna à la porte unique qui se trouvait sur le palier.

Au bout d'un instant d'attente la porte lui fut ouverte et il se trouva en présence d'une vieille femme au regard dur et à la figure revêche, qui lui dit :

— Vous venez pour voir M. Durand ; je ne sais pas s'il pourra vous recevoir, je vais le lui demander. Comment vous appelez-vous ?

Sosthène tira une carte de son carnet et la remit dans la main de la vieille femme.

Celle-ci le fit entrer dans une pièce sombre qui paraissait être en même temps un salon, une bibliothèque et une salle à manger, puis elle disparut par une porte. Elle revint au bout de deux minutes et dit au visiteur :

— M. Durand peut vous recevoir. Venez.

Sosthène la suivit et il fut introduit par elle dans le cabinet de l'homme d'affaires.

Il se trouva en présence d'un petit homme gros et trapu, qui paraissait avoir trente-six ans. Il avait une énorme tête qui semblait collée sur ses larges épaules carrées. Son front et tout le haut de sa tête plate étaient chauves. On voyait dans ses cheveux noirs quelques fils grisonnants. Sa figure était entièrement rasée, ses mains étaient couvertes de poils. Il avait de grosses lèvres rouges pleines de sensualité. Son nez était long et courbé comme le bec d'un aigle. Ses petits yeux ronds, jaunes et vifs, ressemblaient également à ceux d'un oiseau de proie.

Il portait une longue robe de chambre de couleur bleue passée, dont les taches de graisse et d'encre attestaient le long usage.

Le mobilier du bureau était de tout point digne du personnage : quelques chaises boiteuses et vermoulues, deux fauteuils ayant des trous par lesquels sortait le crin, un vieux bureau en acajou sur lequel étaient jetés pêle-mêle toutes sortes de papiers poudreux. Au plafond et aux angles des murs un étalage de toiles d'araignées ; partout une épaisse couche de poussière, et une singulière odeur de moisi, de rance qui prenait au nez.

Durand s'était levé pour recevoir son visiteur, et avait attaché sur lui son regard scrutateur.

— Cette carte, qu'on vient de me remettre, est la vôtre ? demanda-t-il.

Le jeune homme s'inclina.

— Vous vous nommez Sosthène de Perny ?

— Oui, monsieur.

— Voilà un siège, asseyez-vous, et dites-moi à quoi je dois l'honneur de votre visite.

— Monsieur, je viens pour vous parler d'une affaire...

— Naturellement. Ce n'est jamais pour autre chose qu'on vient me trouver.

Durand appuya son coude sur le bureau, sa tête dans sa main et ajouta :

— Allez, je vous écoute.

Si hardi que fût Sosthène, il se sentit un moment embarrassé en présence de cet homme singulier, qui le mettait presque brutalement en demeure de s'expliquer. Mais il n'y avait pas à hésiter ; ayant compté sur Durand, il fallait savoir s'il était homme à accepter ou à refuser ce qu'il venait lui proposer.

— D'après ce qui m'a été dit de vous, monsieur, de votre discrétion absolue, fit-il, je puis vous parler franchement, plein de confiance, avec l'assurance que tout ce que je vous dirai ne sera jamais répété ?

Durand répliqua sèchement :

— Monsieur, cette pièce est un confessionnal, c'est le tombeau des secrets.

— Vous m'excuserez, car vous avez une trop grande habitude des affaires pour ne pas comprendre que je veuille m'entourer de certaines précautions.

— Si vous me connaissiez mieux, tous ces préliminaires eussent été inutiles. Parlez donc.

— Pour des raisons majeures que je vous expliquerai plus tard, si vous le désirez, j'ai besoin d'un enfant venant de naître, c'est-à-dire ayant à peine un ou deux jours.

Sosthène s'arrêta.

— Pourquoi faire ? demanda Durand.

— Oh ! ce n'est pas pour lui faire du mal, au contraire. Il serait élevé avec beaucoup de soins, entouré d'affection et plus tard une superbe position lui serait acquise. Enfin, pour être plus explicite, il s'agit d'une jeune dame riche, portant un grand nom, qui, n'ayant pas d'enfants, et étant sans espoir d'en avoir désire en adopter un.

— Et c'est moi que vous venez trouver pour cette affaire ? fit Durand toujours impassible ; mais mon cher monsieur, vous n'avez qu'à vous présenter au bureau de l'Assistance publique, et tout de suite vous aurez ce qu'il vous faut. Soyez tranquille, il ne manque pas à l'hospice, malheureusement, d'enfants abandonnés ou que leur mère ne peut élever.

— J'ai bien pensé à l'hospice des Enfants-Trouvés ; mais il s'agit d'une circonstance exceptionnelle qui ne me permet pas de m'adresser à l'assistance publique.

— Mon cher monsieur, dit Durand, un sourire ironique sur les lèvres, je vous vois très embarrassé ; vous ne savez comment me dire votre petite affaire. Vous prenez des détours dans lesquels vous vous égarez. Voyons, dites-moi d'abord pourquoi l'enfant en question ne doit pas avoir plus d'un ou deux jours ?

Malgré son aplomb, Sosthène se troubla et rougit jusqu'aux oreilles.

Durand gardait son sourire sur ses lèvres, et son regard perçant semblait fouiller jusqu'au fond de la pensée de M. de Perny.

— Il faut que la famille de la jeune femme et tout le monde croient qu'elle est la mère de l'enfant, répondit Sosthène.

— Ah ! je commence à comprendre ! s'écria Durand. C'est une aimable supercherie, un héritier à faire entrer de force dans une famille ! Oh ! oh ! mais ce que vous appelez modestement une adoption, mon cher monsieur, est d'une gravité formidable. Hum ! hum ! je comprends que vous n'alliez rien demander à l'Assistance publique. Savez-vous bien au juste ce que vous voulez ? je ne crois pas. Eh bien, je vais vous le dire : Vous voulez tout simplement voler à une mère son enfant au moment de sa naissance, à moins que vous n'en trouviez une autre assez dénaturée pour vous livrer le sien. Certes, je sais qu'il y a des mères, — si elles peuvent avoir des droits à ce nom, — qui sont capables de faire ce boiteux marché ; il y en a bien d'autres, — des monstres, — qui tuent leur enfant. Mais, quand même, est-ce que vous croyez cela facile ? On ne prend pas comme cela un enfant à une femme pour le jeter à une autre. Est-ce qu'il n'y a pas, en supposant le père inconnu, les parents, les

amis, les voisins, le médecin, ou tout au moins une sage-femme ? Et l'état civil, et la justice, et tout le reste... Ah ! ah ! quand il s'agit d'un enfant, on ne fait pas une opération de prestidigitation, et on ne peut pas dire en allongeant le bras et en ouvrant la main : Passez muscade." Dites, avez-vous vu tout cela ?

— Pas avec autant de précision que vous, répondit Sosthène, qui avait eu le temps de retrouver son audace ; aussi, je me félicite d'être venu vous trouver, car, malgré les difficultés à surmonter, j'espère que nous pourrons nous entendre, et que vous ne me refuserez pas votre concours.

Pendant un instant Durand parut réfléchir.

— Grosse chose, cher monsieur, reprit-il ; affaire extrêmement délicate, en dehors même de sa gravité.

Puis, se redressant brusquement :

— Comment me connaissez-vous ? Qui vous a parlé de moi ? demanda-t-il.

— Plusieurs de mes amis.

— Que vous nommez ?

— Marc Aubertin, de Cossier, le baron d'Orgette, le comte de Soygne.

— Et c'est l'un d'eux qui vous a donné mon adresse ?

— Oui, le comte de Soygne. Tous m'ont fait votre éloge et m'ont dit combien vous étiez serviable.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître autrement que par votre nom qui est sur cette carte, répliqua Durand ; vous ne vous étonnez donc pas qu'avant de causer plus intimement de la chose qui vous amène chez moi, je trouve nécessaire, comme vous tout à l'heure, de prendre certaines précautions.

— Alors vous consentez ?...

— N'allez pas trop vite, monsieur. Causons d'abord. Un point est établi. Il faut que, n'importe par quel moyen, on vous procure un enfant, venant de naître, lequel, enlevé à sa mère, sera porté à une autre femme qui passera pour l'avoir mis au monde. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cet enfant sera une fille ou un garçon.

— Naturellement, fit Sosthène en souriant.

— Je n'ai pas voulu imiter M. de La Palisse, reprit gravement Durand ; j'ai cru devoir vous faire observer que si, dans l'intérêt de votre combinaison, on préférerait un sexe à l'autre, il y aurait une impossibilité matérielle.

— Oh ! il importe peu que ce soit une fille ou un garçon, répondit Sosthène.

— Très-bien. Eclairons, maintenant, ce qui me paraît encore obscur. Pourquoi la dame en question veut-elle avoir un enfant, dans des conditions que vous m'avez indiquées, et qui passe pour être né d'elle ? C'est évidemment afin de conserver une fortune qui, sans cela, lui échapperait.

— C'est parfaitement cela, répondit Sosthène, ne pouvant se défendre d'un sentiment d'admiration pour ce vilain petit homme, qui devinait si merveilleusement les choses.

— Depuis combien de temps la dame est-elle veuve ?

— Elle n'est pas veuve, répondit Sosthène.

— Hein ! fit Durand, qui ne put cacher sa surprise. Alors, reprit-il, ce n'est pas seulement la famille et tout le monde qu'il faut tromper, c'est le mari.

Ce doit être un mari atteint d'une maladie qui menace sérieusement sa vie.

— Oui, il est malade, très malade et condamné par tous les médecins.

— A la bonne heure, je me retrouve... Done, comme je le disais, la mort du mari étant prochaine, il faut que la dame ait un enfant, c'est-à-dire un héritier, et comme elle n'a aucun espoir de devenir mère réellement... Passons. Il y a aussi, probablement, un ou plusieurs héritages entrevus dans un avenir plus ou moins rapproché. Admirable combinaison ! Le père décédé a légué tous ses droits à l'enfant né du mariage... Ah ! il y aura nécessité de séparer les deux époux pendant quelque temps.

— C'est fait.

— Je vois qu'on a pris déjà toutes les mesures utiles.

— Toutes ou à peu près.

— L'affaire est bien conduite, et comme je suis convaincu que c'est vous-même qui la dirigez, je vous fais mes compliments. Permettez-moi de vous adresser une question. Avant de prêter mon concours, j'aime à tout savoir. A quel titre vous occupez-vous de cette affaire ?

— A quel titre ?

— Oui, ou bien quel intérêt y avez-vous ? Y a-t-il entre vous un lien de parenté ?

— Je suis son frère.

— Bien, je comprends. Nous disons donc que vous avez eu l'excellente précaution d'éloigner la dame de son mari.

— Ou d'éloigner ce dernier de sa femme.

— Pour moi c'est la même chose. Où est actuellement le mari ?

—Il est allé chercher un climat plus doux que le nôtre dans une île de l'océan Atlantique.

Durand eut un clignement d'yeux singulier.

—Il est assez loin pour ne rien voir et ne rien entendre, reprit-il. C'est un poitrinaire ?

—Oui.

—Alors c'est un homme mort !

IX

Il y eut un assez long silence que Durand mit à profit pour réfléchir tout en feuilletant quelques-unes de ses paperasses étalées devant lui. Enfin il se redressa et regarda son interlocuteur en branlant la tête.

—Eh bien ! fit celui-ci.

—Précisez votre interrogation.

—Consentez-vous à me servir ? Puis-je compter sur votre concours ?

—Heu ! heu ! cela dépend. Je ne sais pas encore. Savez-vous, jeune homme, que ce que vous venez me demander présente des difficultés inouïes, sans compter tous les dangers à courir ?

—Je le sais certainement, mais...

—J'entends... Dans combien de temps madame votre sœur doit-elle être mère ? demanda Durand, en reprenant son sourire ironique.

—Dans cinq mois au plus tard.

—Voyons, est-elle bien riche, madame votre sœur ?

—Quant à présent, non.

—La fortune est donc toute entière du côté du mari ?

—Oui.

Durand fronça imperceptiblement ses épais sourcils.

—Enfin, dit-il, tout le monde n'a pas le bonheur de posséder des millions. Cependant, vous ne vous êtes pas lancée dans votre périlleuse entreprise sans avoir calculé ce que vous pourriez dépenser afin de la mener à bien ?

—Sans doute.

—Alors ?

—J'ai pensé qu'avec une vingtaine de mille francs...

—D'abord, ajouta Durand, dont l'œil gauche se mit à clignoter.

—Cependant ces mots : "une vingtaine de mille francs" avaient agréablement résonné à ses oreilles.

—Comment, d'abord ? répliqua Sosthène subitement interloqué.

—Oui, d'abord, fit Durand appuyant sur le mot, ce qui signifie que plus tard, à la mort du mari par exemple, vous ne manquerez pas de récompenser le service rendu. Maintenant, cher monsieur, parlons sérieusement, ou, pour me servir d'une expression plus vulgaire, jouons carte sur table.

Vous avez, assurément, plus d'expérience que vous ne le laissez voir et vous voudrez bien admettre que, de mon côté, je ne suis pas un imbécile. Je suis un homme d'affaires que vous venez trouver. Pourquoi ? Parce que vous avez besoin de lui et que vous croyez qu'il peut vous être utile. Vous me faites une proposition, je suis libre de l'accepter ou de la repousser, c'est entendu. Si je l'accepte, je dois vous dire : voilà mes conditions, et vous examinerez si elles vous conviennent. Eh bien ! cher monsieur, je suis homme d'affaires et j'appelle cela un marché. Rien pour rien. Celui qui achète paye celui qui vend.

Vous pouvez être un très grand calculateur, mais je sais compter aussi. Je vous dis donc, — et cela en connaissance de cause, — que vos vingt mille francs seront à peine suffisants pour couvrir les frais de l'entreprise.

Je n'ai pas à vous parler des démarches qu'il y a à faire et du nombre d'individus qu'il faudra employer, tout cela n'aurait rien d'intéressant pour vous ; du reste, je n'ai pas l'habitude de faire connaître à mes clients quels sont mes moyens d'action. Toutefois, je puis vous dire ceci : plus une opération est délicate, plus elle présente de difficultés et de dangers, plus il faut payer cher les gens dont on se sert.

Je ne vous demande pas ce que l'affaire vous rapportera, à vous, ni le chiffre de la fortune convoitée, je n'ai pas besoin de le savoir, et cela, d'ailleurs, ne me regarde pas. Je suis discret de toutes les manières.

Revenons à votre somme de vingt mille francs : quand on aura pris sur elle toutes les dépenses au fur et à mesure qu'elles se présenteront, il ne restera plus rien. Alors avec quoi pourrais-je récompenser ceux que j'aurai employés ? Et moi, où trouverai-je les honoraires dus à mon activité, mon travail, mon intelligence ? Je vous le répète, rien pour rien. Au prix que vous m'offrez, je ne puis traiter avec vous, cherchez ailleurs.

M. de Perny était devenu blême, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il tremblait maintenant de ne pouvoir répondre aux exigences du terrible Durand, et de se voir forcément privé de son précieux concours.

—Monsieur Durand, dit-il d'une voix mal assurée, votre logique est impitoyable ; si je puis vous donner ce que vous croyez devoir

me demander, je le ferai, car je suis fort bien que certains services ne se marchandent pas, et qu'avec vous on est toujours sûr du succès. Fixez-moi la somme.

—Je ne taxe jamais que mes frais, répondit sèchement Durand.

—J'ajouterai dix mille francs, hasarda Sosthène.

Durand fit une grimace significative.

—Vingt mille, balbutia Sosthène.

La grimace de Durand s'accrut.

—Monsieur Durand, reprit le beau-frère de M. de Coulange avec un malaise visible, je mets encore vingt mille francs, et je vous le jure, c'est tout ce que je peux faire.

Le rictus de Durand se détendit.

—Seulement... ajouta M. de Perny.

—Achevez, dit Durand.

—Je ne pourrai pas vous remettre tout de suite les trente mille francs.

—Quand les aurez-vous ?

—Dix mille francs dans deux mois.

—Et le reste ?

—Un peu plus tard.

—Le jour où l'on vous livrera l'enfant ?

—Oui.

—Soit.

—Je suis prêt à vous signer des reconnaissances.

—Inutile, fit Durand, en remuant la tête. Il y a des cas où je n'exige pas plus de reconnaissances pour ce qu'on me doit que je ne donne quittance des sommes qui me sont versées.

Avez-vous les vingt mille francs sur vous ?

—Oui.

—Donnez.

M. de Perny tira de sa poche une liasse de billets de banque qu'il tendit à Durand.

Celui-ci saisit les billets entre ses doigts crochus, les posa sur le bureau et les compta, tout en s'assurant qu'il n'y en avait pas quelques-uns de faux glissés parmi les autres.

—C'est bien, dit-il, dès demain on se mettra à l'œuvre.

Il se leva.

M. de Perny comprit que Durand le priait de se retirer.

—Vous n'avez plus rien à me dire ? interrogea-t-il, en se levant à son tour.

—Pour le moment, non.

—Quand faudra-t-il que je revienne vous voir ?

Durand porta la main à son front et resta un moment silencieux.

—Le jour où vous m'apporterez les dix mille francs, répondit-il.

A propos, votre adresse n'est pas sur votre carte.

—Rue Richempanse, numéro 5.

Durand écrivit l'adresse sur la carte.

C'est rue Richempanse que Sosthène avait son petit appartement de garçon. C'est là que, dépouillant le masque qu'il gardait à l'hôtel de Coulange, il redevait viveur et homme de plaisir.

—Si par hasard j'avais besoin de vous voir, je vous écrirai, lui dit Durand.

Les deux hommes se saluèrent et M. de Perny sortit du cabinet.

Resté seul, Durand s'assura que la porte était bien fermée, ensuite il fit jouer un panneau de boiserie qui cachait la porte de son coffre-fort et s'empressa de mettre les billets de banque en lieu sûr. Cette opération terminée, il revint prendre sa place devant son bureau. Alors, concentrant toutes ses pensées, il se mit à réfléchir :

—Voilà une affaire d'un nouveau genre, se disait-il, mais il faut se mettre à tout. Certes, elle est dangereuse et difficile à conduire à bonne fin. Bah ! ne me suis-je pas déjà trouvé en présence d'obstacles qui, au premier abord, me paraissaient insurmontables ? Allons donc, il faut bien que l'homme compte sur son génie !... Quand j'ai dit : je veux ! il faut que les difficultés disparaissent, que les obstacles se brisent. Je ne lui ai pas menti, à ce M. de Perny, cela va coûter cher. Combien ? Peut-être plus de cinq mille francs, sans compter un petit cadeau ici, un petit cadeau là... Il faut bien s'attirer la reconnaissance de ses serviteurs. Diable, je vois bien que dix mille francs y passeront. Et il ne me restera, à moi, que quarante mille francs. C'est égal, si j'avais souvent de ces machines-là à faire fonctionner, ça irait grand train. Qu'importe, j'ai été trop doux avec le Perny, j'aurais dû lui tenir la dragée plus haute...

Comment diable ai-je pu faiblir si vite ? Ah ! voilà, j'ai craint que l'affaire ne m'échappât. Mais que je suis. Est-ce qu'il pouvait se passer de moi ? Est-ce qu'il y a deux hommes comme moi à Paris ? Décidément, j'ai fait une sottise ; il faudra que je me raccroche aux branches.

Ah ! ah ! continua-t-il, depuis cinq ans, quel chemin j'ai parcouru ! A côté de moi comme les autres hommes me paraissent petits !

Ses yeux s'étaient illuminés, des éclairs sillonnaient son regard. C'était le rayonnement du triomphe et de l'orgueil.

Il poursuivit :

—Je commande, je domine, je règne... Devant moi tout s'efface, j'ai mis le pied sur le monde!... Je veux être riche à millions. Voilà d'où viennent ma force et ma puissance. Quand un homme peut mettre au service de son intelligence une énergique volonté, il n'y a de cimes si hautes qu'il ne puisse atteindre!

Et un petit rire sec, assez semblable à un grincement de scie, éclata entre ses lèvres lippues.

A ce moment, on frappa d'une façon particulière à la porte du cabinet.

Durand reprit subitement et comme par enchantement son visage sérieux et grave.

Il se leva, alla tirer la targette, qu'il avait prudemment poussée un instant auparavant, et ouvrit sa porte au nouveau visiteur.

Un homme, qui paraissait avoir deux ou trois ans de plus que Durand, et assez mal vêtu, entra dans le cabinet.

X

—Ah! c'est toi, Gargasse, fit Durand.

—Comme tu vois. Bonjour, vieux, dit l'individu qui répondait au nom de Gargasse, en tendant familièrement sa main à l'homme d'affaires, qui ne fit aucune difficulté de la prendre et de la serrer dans la sienne.

—Eh bien, quoi de nouveau? demanda Durand.

—Rien, rien du tout.

—Je parie que tu es sans place. Tu t'es fait renvoyer de la maison de banque où je t'avais casé?

—C'est vrai.

—Qu'est-ce que tu as encore fait?

—Rien de mal, une simple petite ribotte.

—Qui a commencé le samedi et qui a continué les jours suivants, fit Durand en haussant les épaules, je connais ça...

—Eh bien, oui, une vieille habitude.

—Mauvaise, très mauvaise!

—Enfin, je viens voir si tu n'as pas quelque chose à me faire faire.

—Non, rien pour le moment, les affaires sont d'un calme... une vraie crise.

—Tant pis.

—De sorte que te voilà une fois de plus sur le pavé et sans le sou, comme à l'ordinaire.

—Je n'ai pas comme toi le talent de faire des économies.

—Moi, répliqua Durand avec importance, je ne mène pas joyeuse vie, je travaille.

—Je ne dis pas non; mais tu avoueras que tu as une fière chance... C'est à croire que tu as dans ta poche de la corde de pendu.

—Sans place et sans argent, qu'est-ce que tu vas faire.

—Je compte sur toi.

—Je ne demande pas mieux que de te trouver de l'occupation, mais je ne puis pas dire quand j'aurai besoin de toi. As-tu au moins de quoi déjeuner?

—Elles sont à sec, répondit Gargasse, en frappant sur les poches de son gilet.

Le front de Durand se rembrunit encore. Cependant il ouvrit un tiroir et y prit une pièce de cinq francs qu'il mit généreusement dans la main de son ami.

Celui-ci fit d'abord tourner la pièce entre ses doigts, puis il se décida à la glisser dans son gousset.

—Enfin, c'est toujours ça, murmura-t-il.

—Je suis extrêmement gêné en ce moment, reprit Durand; je te préviens qu'il ne faut pas que tu comptes trop sur moi.

—C'est bon, je t'ennuierai le moins possible.

Gargasse s'en alla. Durand passa dans sa salle à manger, se mit à table et se fit servir son déjeuner. Après avoir pris son repas qui n'était ni recherché, ni succulent, — un déjeuner d'avare, — il procéda à sa toilette et mit un vêtement noir, comme il convient à un homme d'affaires très austère, qui sait le respect qu'il doit à sa profession et à lui-même. Il n'oublia pas de mettre quelques billets de cent francs dans son portefeuille, et, ainsi lesté, il sortit de chez lui. Au bout de la rue il prit un coupé de place et donna l'ordre au cocher de le conduire rue de la Folie-Méricourt. C'est dans cette rue que demeurait une mademoiselle Solange. Elle y occupait un petit appartement assez convenablement meublé, qui se composait d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'une salle à manger, se transformant à l'occasion en un petit salon.

Mademoiselle Solange était une grande fille brune, aux yeux expressifs, superbement moulée et majestueuse comme une déesse. Bien qu'elle eût passé la trentaine, elle conservait la fraîcheur de la jeunesse et était toujours admirablement belle. A la voir seulement on devinait qu'elle était douée de beaucoup d'intelligence et d'une grande énergie, et qu'elle avait en même temps la hardiesse et la ruse.

Et, cependant, cette femme forte, qui avait la beauté qui impose, cette femme qui semblait être née pour dominer et faire obéir, pliait servilement et sans broncher sous l'autorité de Durand et lui

était soumise comme le caniche l'est à son maître. Elle était son esclave.

Avait-elle aimé ou aimait-elle Durand, dont la laideur devait être un repoussoir pour toutes les femmes? Nous ne saurions le dire. Mais c'est possible. Il y a dans la nature des goûts si étranges!

Mademoiselle Solange reçut Durand avec les démonstrations d'une joie très vive, ce qui ne l'empêcha point de lui dire:

—Vous êtes un monstre! Deux mois et demie sans que j'entende seulement parler de vous... Je me croyais tout à fait abandonnée.

—Ma chère, répondit Durand en riant, j'ai été très occupé, et tu sais, les affaires avant tout.

—Non, non, vous n'êtes pas excusable, on trouve toujours un moment, ne serait-ce qu'une demi-heure, pour venir voir une amie.

—D'ailleurs, j'étais parfaitement tranquille sur ton sort, reprit Durand; connaissant tes habitudes d'ordre et de prévoyance, je savais que tu ne manquais pas d'argent.

—Soit, mais j'étais inquiète.

—Fables, fit Durand railleur.

—Voilà comme sont tous les hommes; on pense à eux, ils ne le croient pas; ils vous font souffrir, ils vous donnent tort. C'est égal, monsieur, j'étais à bout de patience, et si j'eusse su où vous trouver...

—Tu aurais continué à attendre, avec la patience dont tu es douée, qu'il me convint de venir te voir, répliqua Durand d'un ton lugubre. A ce sujet, je ne veux pas négliger de te rappeler un conseil que je t'ai donné déjà: tu me dois point chercher à savoir où je demeure, et si un jour le hasard te faisait connaître mon adresse, tu devrais immédiatement l'oublier.

—C'est bien, répondit-elle humblement, je me conformerai à vos intentions; mais est-ce bien la peine de me gronder pour ce que je viens de dire?

—Tu n'as compris, cela suffit; nous ne reviendrons pas là-dessus. Nous avons à nous occuper d'autre chose, je vais avoir besoin de toi.

—De moi! s'écria-t-elle, quel bonheur!

—Ecoute-moi bien, reprit Durand, il s'agit d'une affaire extrêmement délicate, semée de difficultés et très périlleuse.

—Tant mieux!

Durand sourit et continua:

—Je te préviens que tu n'auras pas de trop de toute ton intelligence, à laquelle tu pourras encore ajouter ton adresse et beaucoup de prudence.

—Du moment que c'est toi qui me commandes, tu sais que tu peux être sûr de moi. Dis moi vite...

—Il y aura des dépenses à faire, poursuivit Durand; mais l'argent ne manquera pas, il y en a. Sur les sommes que je te donnerai à dépenser, je suis sûr que tu trouveras le moyen de faire des économies afin de grossir ton magot. Ce sera déjà ça. Ensuite, plus tard, quand l'affaire sera terminée, car il est bien entendu que nous réussirons...

—Certainement, affirma Solange.

—Plus tard tu recevras encore un cadeau dont tu auras lieu d'être satisfaite.

—Est-ce toi qui me le feras, ce cadeau?

—Oui.

—Alors, c'est très bien!

Durand tira un portefeuille de sa poche et il prit cinq billets de banque de cent francs qu'il jeta sur les genoux de Solange.

—Voilà, dit-il, pour tes frais d'entrée en campagne.

Maintenant, continua-t-il, voici de quoi il s'agit:

Mademoiselle Solange allongea le cou et tendit l'oreille, tout en glissant les billets de banque dans son corsage.

Durand poursuivit:

—Il nous faut, c'est-à-dire il faut que nous trouvions dans quatre mois et demi, cinq mois au plus, un enfant, fille ou garçon. Et cet enfant ne devra pas avoir plus de deux jours quand nous le remettrons, bien portant, à la personne qui me paye pour le lui procurer.

—Je comprends. Tu me donnes pour mission de découvrir, n'importe où dans Paris, une malheureuse, qui consentira à me donner son enfant.

—Ou à te le vendre, si tu ne peux pas l'avoir autrement.

Durand donna à Solange ses instructions, en les accompagnant d'explications très claires et très précises; il lui mit, comme on dit: les points sur les i.

Avant de se séparer, ils échangèrent encore ces paroles:

—Quand te mettras-tu en campagne? demanda Durand.

—Dès ce soir, répondit Solange. J'irai du côté de Montmartre. Je visiterai les principaux bals hors barrière, où j'espère rencontrer quelques-unes de mes anciennes camarades.

—Oui, c'est une idée.

—Quand j'aurai trouvé, comment pourrai-je te prévenir?

—Je viendrai ici tous les jours.

—Je n'osais pas de le demander; tu es si occupé...

—C'est vrai, mais ce que nous faisons, c'est une affaire.

LE SPAHI

POÈME LYRIQUE EN QUATRE ACTES

Tiré du roman de Pierre Loti
Par L. GALLET et A. ALEXANDRE

Musique de
LUCIEN LAMBERT

ENTR'ACTE
(ACTE II)

Moderato

PIANO

p

molto espressivo

dolce

cresc

poco rall

dim

poco a poco cresc ad accel

espress

cresc. sempre

a Tempo

dim. molto

espress

accel.

rall.

a Tempo

rall.

dim

MADRIGAL

EXTRAIT DES DOUZE PIÈCES DE GENRE

Pour le piano

Par ÉMILE BONNAMY

Moderato

PIANO

First system of musical notation. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lower staff has a bass clef. The music begins with a piano (*p*) dynamic. The upper staff contains a melodic line with fingerings 5, 3, 3, 2, 3, 4, 3, 2, 1. The lower staff provides harmonic accompaniment. A mezzo-forte (*mf*) dynamic is indicated later in the system.

Second system of musical notation. It continues the piece with piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*) dynamics. The melodic line in the upper staff features fingerings 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1.

Third system of musical notation. It continues the piece with piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*) dynamics. The melodic line in the upper staff features fingerings 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5.

Fourth system of musical notation. It continues the piece with piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*) dynamics. The melodic line in the upper staff features fingerings 1, 2, 3, 4, 3, 2, 1.

Fifth system of musical notation. It continues the piece with piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*) dynamics. The melodic line in the upper staff features fingerings 5, 4, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 5.

Sixth system of musical notation. It begins with a *cantabile* marking. The upper staff has a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The lower staff has a bass clef. The music features a melodic line with fingerings 1, 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1 and 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1.

Seventh system of musical notation. It continues the piece with a melodic line in the upper staff featuring fingerings 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1.

Eighth system of musical notation. It continues the piece with a melodic line in the upper staff featuring fingerings 2, 3, 4, 5, 4, 3, 2, 1.

Ninth system of musical notation. It includes a *Rit* (ritardando) marking. The melodic line in the upper staff features fingerings 2, 1.

Tenth system of musical notation. It includes a *Tempo F* (Tempo Forte) marking. The music features piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*) dynamics. The melodic line in the upper staff features fingerings 2, 1.

Eleventh system of musical notation. It continues the piece with a melodic line in the upper staff featuring fingerings 2, 1.

AH! CES VILLES



Penoule.—Ah bien, il faut que les femmes de Montréal soient bien ôsées pour qu'une, qui est modeste, soit obligée de mettre une enseigne afin de faire connaître son caractère. Ah, ces villes, ces villes!

LE SAULE

Penche ta feuille à mon niveau,
Doux saule où l'abeille bourdonne;
O guirlande que Dieu nous donne
Pour fêter le pur renouveau!

Et loin du clair et frais ruisseau
Où ne reviendra plus personne,
Transporte le mouvant berceau
De ton feuillage qui frissonne.

Doux saule où gazouille l'oiseau,
Si je meurs le prochain autonome,
Quitte la rive, que festonne
Le jonc flexible ou le roseau;

Pour venir garder du corbeau
Et de l'orage, l'anémone
Que rêvera quelque mignonne
Hirondelle, sur mon tombeau.

J. BRUN.

LE DUEL D'ANNIBAL

En notre Provençe où tout le monde porte le nom belliqueux de Marius, même ceux qui, pour se distinguer, prennent un surnom, Auguste, Valère, ou César, il s'appelle, lui, Annibal, jure par *barca* / comme un zouave, et se sait plus vieux dans l'histoire que le vainqueur des Cimbres, un enfant...

Très populaire dans sa petite ville, il aime cependant Paris, "le centre des hommes d'action", prononce-t-il quand on le pousse. Ce qu'il en dit alors émerveille les paisibles promeneurs du tour de ville, qu'Annibal éclaire chaque matin, hormis les jours de grande chasse; et pour expliquer sa présence aux Lambrusques, il déclare que chacun doit se sacrifier, renoncer aux nobles luttes, afin de garder au sol natal la bonne graine.

Il n'a vu Paris qu'une fois, pendant l'Exposition; mais il a compris! En retournant aux Lambrusques, après quinze jours d'absence, il avait l'accent parisien, ne savait plus un mot de "patois", et pouvait dire aux amis accourus sur le quai de la gare: "Décidément, c'est le cerveau de la France; il était bon que j'y montasse." Depuis, il se tient au courant des faits et gestes de la capitale; chaque jour, à quatre heures, il va prendre les feuilles lui-même à la gare, au passage de l'expresse, pour les avoir toutes fraîches et sentant le boulevard. C'est l'heure suprême de sa journée.

Le train arrive. Annibal, anxieux, sur le quai, attend que le paquet de journaux soit jeté hors du fourgon. Quand un voyageur quitte son wagon pour aller précipitamment au buffet, Annibal le salue d'un signe, mais, le voyant pressé, n'insiste pas... la politesse qu'on se doit entre gens du même cercle, quoi! le petit salut familial, rien de plus... Dès que la buraliste a reçu le paquet de journaux, Annibal se précipite, ne laisse pas le temps de les plier, arrache du ballot son "quotidien littéraire" et son "organe politique"; puis, tout ému, les doigts tremblants, il court les étaler sur une table du buffet, les lit d'un œil, d'abord, les parcourt, les devine, flaire l'événement, en juge du coup la portée, tout cela pendant qu'un garçon lui sert son vermouth à la gomme... "Encore une larme... là!... maintenant, ferme les portes." Et dans le silence de la grande salle, où le ronron du chat endort les premières inquiétudes d'un esprit en éveil. Annibal déguste les deux journaux, lit surtout entre les lignes, car il sait qu'à Paris, on se comprend à demi mot.

Il peut ensuite aller au Cercle, où les joueurs de dominos attendent les nouvelles en se passant le double six. Quand

il a bourré sa pipe et s'est accoudé, tout pensif, à la cheminée, des regards discrets l'interrogent: "Eh bien! Annibal... la situation?..." Ah! la situation lui paraît souvent compromise... Mais on n'a pas voulu l'écouter: le gouvernement se laisse intimider par les énergumènes! il avait dit que ces jeunes ministres reculeraient devant les premières difficultés!... "La situation, la situation... je ne la vois pas claire, là! Vous autres, en province, vous ne sentez pas le danger!"

Annibal, ces jours-là, quand les nouvelles de Paris l'inquiètent, sort du Cercle sans trop rien dire, et va méditer à l'écart, sous les platanes du Cours. A quoi bon discuter, avec des gens de petite ville, fermés à toute idée nouvelle? Le penseur aime la solitude, et son imagination lui suffit. Mais il se confie volontiers à l'étranger qui passe surtout s'il vient de Paris; et chaque fois en traversant les Lambrusques, j'ai rencontré Annibal soucieux, il m'a pris pour centif des projets et des rêves qui grandissent dans son isolement.

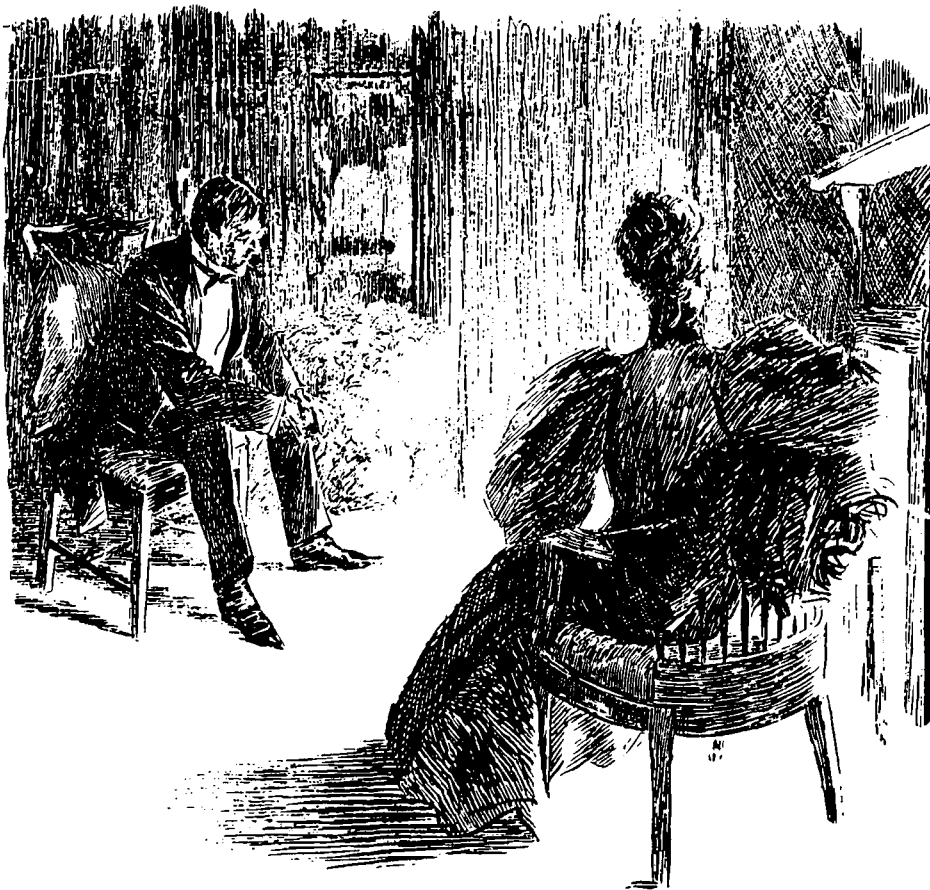
**

Il me semble, à parler de lui, que je le vois s'avancer, majestueux, dans le décor formé par les arbres en arceaux de la promenade publique. Grand et fort, tenant beau ses quarante ans, drapé, mais sans prétention, drapé à la carthaginoise dans une pélerine de facteur rural, il a la barbe drue et courte, d'Annibal, et porte, non pas un casque, car il a le sentiment du ridicule, mais une casquette de chasseur, pliée en cimier sur le sommet de la tête, relevée sur le front, et rabattue sur la nuque, contre le vent ou le soleil. Tout le portrait de l'autre, celui qui franchit les Alpes; un portrait moderne et présentable, car l'Annibal dont je vous parle se contente des vêtements de tout le monde, modifiés un peu, pour prendre l'air qui lui convient. Il n'a pas de poison dans sa bague, mais, sur le chaton, ce simple mot gravé en lettres antiques: "Barca", un juron d'Afrique, qu'il a rapporté comme devise d'un voyage aux environs de Tunis, dans la presqu'île où fut Carthage, "une visite de famille," dit il parfois, sans insister. Lennuyé, c'est qu'il s'appelle aussi Escartefigue, Annibal Escartefigue. Mais, aux Lambrusques, on ne désigne par leur nom de famille que les gens peu estimés.

Il vit là, modestement, petit propriétaire que les roulis de la Bourse ne feront pas sombrer; il vit seul, sans enfants, sans femme connue, et, sur ce chapitre, estimant qu'il faut laisser les joies du ménage aux pauvres. A peine avoue-t-il deux neveux, Adolphe et Ernest, des noms qui l'humilient. Il est le sage de son pays. Sa notoriété le tient loin des viles querelles. On sait qu'il a des relations à Paris, pourtant, on ne s'adresse à lui que dans les grandes occasions, car il est prudent de ne pas gaspiller l'or, quand on peut se servir de petite monnaie. Qu'une circonstance grave se présente, Annibal fera son devoir? C'est ainsi qu'il a salué, au nom du Cercle libéral, le Président de la République traversant la gare de Lambrusques. Il rappelle cette entrevue, quelquefois, quand on doute de ses influences.

— Un homme aimable, le Président, et connaissant son monde. Je me suis avancé, la main tendue en souriant... Le discours du maire l'avait

ELLE NE SE NOURRISSAIT PAS D'AMOUR



Elle (retour du théâtre).—Attendez encore quelques minutes, Elith va nous servir un petit souper.

Lui (tristement).—Ne vous dérangez pas, mademoiselle, vous savez que quand l'homme est amoureux il n'a pas d'appétit.

Elle.—Eh bien, vous me regarderez.

TROP JEUNE



La maman. — Viens ici, Julie, et donne vite un bon baiser à Charles ; tu vois bien qu'il pleure parce que tu ne veux pas jouer avec lui !
Julie (détachivement). — Un baiser ? Mais, maman, tu n'y penses pas ! Est-ce qu'un petit garçon comme ça, peut comprendre la valeur d'un baiser.

fatigué ; il fallait sauver l'honneur de la ville... j'ai prononcé quelques paroles... Cercle libéral... démocratie... attachement aux institutions séculaires... quelques paroles avenantes ; et il m'a répondu en brossant son chapeau du revers de sa manche comme on fait après une averse. C'est son geste familier. Puis, il m'a donné la main. Je l'ai prise, monsieur, je l'ai pris avec cette main que vous voyez, cette main terrible, un étou ! Je l'ai tenue jusqu'au poignet, car j'avais quelque chose à dire ; et devant tous, à haute voix, j'ai rappelé mon opinion sur les canaux dérivés du Rhône, les fameux canaux sur lesquels je prépare un rapport ! Le Président, intimidé, voulait se retirer, car l'heure était solennelle, et le gouvernement, peu ferré sur la question, affichait les défauts du pouvoir impersonnel, dans cette main...

Et Annibal, montrant sa droite ouverte, la regardant lui-même avec respect :

— Cette main... cette main... Tenez, monsieur, tendez-moi la votre ; vous jugerez.

Il n'y a, dans ce cas, même si l'on est brave, qu'à se déclarer convaincu.

Cet épisode est populaire aux Lambrusques, où l'on dit d'Annibal :
 " Un homme énergique ! il a maté le Président."

* * *

Un soir de cet été, en descendant de la gare, où il était allé, comme de coutume, prendre les journaux de Paris à l'arrivée du train, Annibal fila droit, passa devant le Cercle libéral, s'arrêta seulement sur la placette, et se dirigea vers le café des ouvriers, des boutiquiers, des petites gens de l'endroit. Il avait son idée, en entrant dans ce repaire indigne de lui... Les feuilles apportaient de graves nouvelles : le ministère était renversé ; le groupe socialiste, ivre après la victoire, réclamait la dissolution de la Chambre ; les pouvoirs publics allaient tomber aux mains des brame-faim...

Annibal, observateur, voulait voir de ses yeux les masses populaires. Il ouvrit la porte avec la décision du dompteur qui pénètre dans la cage aux lions ; il crut entendre le légendaire cri d'alarme : *Annibal ad portas !* mais, réflexion faite, ces gens-là n'avaient pas tant de littérature ; il entra bravement, et des ouvriers, très polis, l'accueillirent.

— Quel bon vent, monsieur Annibal ? Faites-nous l'honneur de choisir notre table.

Un peu surpris, il s'installa sur la banquette, commanda son appétitif, et dit : " Un mauvais vent... un ouragan, une tempête !... le gouvernement est par terre ! le vaisseau de l'État fait eau de toutes parts ! le crédit national va sombrer ! " Il dut s'expliquer, car, des tables voisines, les consommateurs avaient rapproché leurs chaises ; d'autres, debout, se pressaient, tendant la tête : du haut de son comptoir, la patronne, pour mieux entendre, faisait les petits yeux ; Annibal tenait son public... il parla :

— Le président du conseil n'a pas su défendre son équipe ! Il est resté sur son banc, pendant que les rouges votaient... allez, allez, dans l'urne ; allez, les bulletins contre le ministère !... Il a vu passer les huissiers, écrasés sous le poids de ces injures écrites ; il a entendu la proclamation du scrutin sans dire un mot : cet homme est resté impassible sous l'œil de la France qui le regardait comme je vous regarde, l'œil de feu ! Moi, je n'aurais fait qu'un bond, et secouant de mes mains la tribune...

— On expulse les perturbateurs, observa, de la table voisine, un gailard qui souriait en tortillant sa moustache.

— Il me restait les coloirs de la Chambre, riposta victorieusement Annibal : il me restait enfin la voie publique ! Mais j'aurais parlé, j'aurais dit : " Peuple..."

Se levant alors, bousculant les buveurs, pour passer entre les tables, avec des " Pardon, pardon, vous allez voir..." il se campa, superbe, glorieux, au milieu de la salle : il passa les doigts frissonnants de l'orateur dans ses cheveux, il cria : Peuple, on te trompe ! "

Un bel éclat de rire lui coupa tout l'effet. Le jeune drôle, qui déjà l'avait interrompu, se tenait maintenant les côtes, et, renversé sur sa chaise, riait avec des cris de merle. Annibal connaissait bien l'imperti-

ment, un faraud du pays, qui revenait des chasseurs d'Afrique et se faisait appeler " marchef " par la jeunesse intimidée, comme s'il était le maréchal des logis-chef de la ville des Lambrusques. Annibal n'aimait pas ces façons. Il lui dit nettement : " Vous aurez de mes nouvelles ! " Un silence de mort suivit ces mâles paroles. Annibal, ayant enfin trouvé un effet saisissant, désigna d'un geste vague deux commerçants de sa connaissance :

— Messieurs, vous êtes gens d'honneur : voici mes conditions : je pourrais choisir l'arme digne de mon nom, le glaive ; mais puisque mon adversaire sort des chasseurs d'Afrique, je prendrai le sabre de cavalerie, et nous nous battons au commandement de " Chargez ! " Seulement, je ne veux pas de champ clos, car l'affaire sera grave ; il faut que le peuple soit jugé de ma loyauté ; le combat aura lieu sur la place publique, et je vous couperai en deux, jeune homme ! conclut-il en fendant l'air d'un tranchant de main.

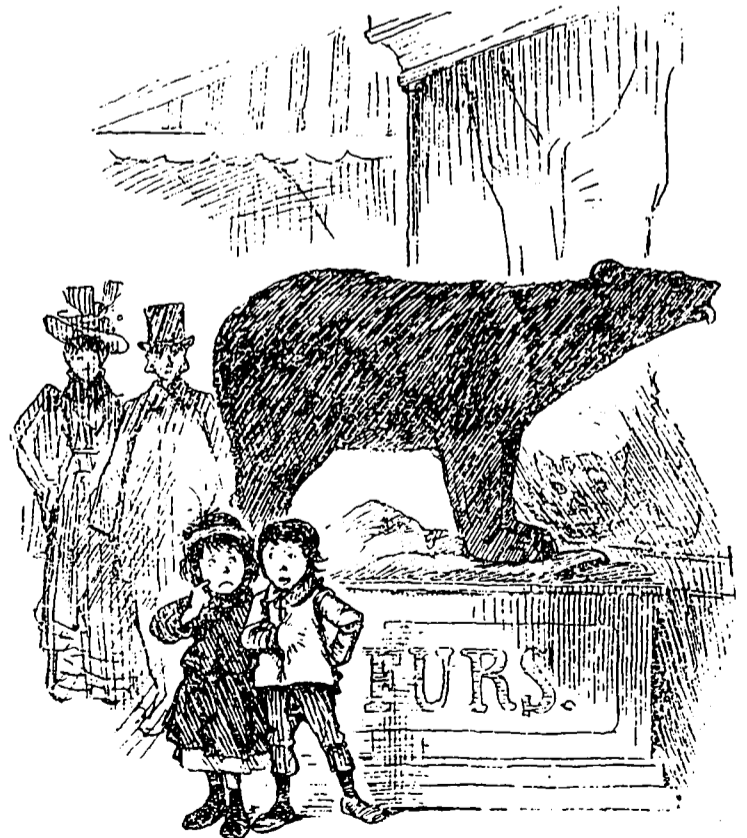
Il s'avancait à pas comptés vers le marchef, qui souriait sans crainte ; il le tint un instant sous son regard chargé de mépris ; et les spectateurs de cette scène émouvante s'écartèrent respectueusement. Annibal, avec un geste de tonnerre, cria de nouveau ; " En deux ! " puis s'en alla tranquille, sûr de lui, et supposant que les conditions qu'il venait d'imposer ne seraient acceptées par personne. Par modestie, pourtant, il évita le Cercle et rentra chez lui, comme le doit faire un galant homme en pareil cas.

Quand on sut, le matin, dans la petite ville, qu'un duel était arrêté entre ces deux champions, des groupes se formèrent sur les portes ; les passants s'abordaient en se serrant les mains, sans dire un mot, comme il s'agit entre gens renseignés sur la gravité des événements qui se préparent. Les membres du Cercle furent convoqués d'urgence, et là, les timorés proposèrent un arbitrage. Mais la majorité des votants accepta le duel, spectacle rare aux Lambrusques. Un orateur fit remarquer que la Société toute entière était insultée en la personne d'un de ses membres les plus éminents, qu'il convenait de mettre sabre au clair. Le café de la Piacette était pavaisé depuis l'aube, et les habitués de ce club révolutionnaire prenaient des airs, sur la terrasse, de matamores décidés. A la fin, le président déclarant que les quatre témoins avaient arrêté le lieu du combat, non pas sur la place publique, " rapport à la gendarmerie, " mais dans une propriété privée, il fut convenu que le conseil du Cercle, sans insigne pourtant, ni bannière, ferait au combattant un cortège d'honneur.

Annibal, qui ne s'attendait pas à ces complications, reçut tout de même avec noblesse ses témoins, quand ils vinrent lui dire que, le marchef acceptant le duel, ils l'avaient réglé séance tenante, afin de frapper un grand coup, car le peuple était en émoi, dans la ville, et des groupes prenaient parti.

Il eut quelque souci de la famille du malheureux jeune homme, et quand ses témoins, aides et dignes dans la redingote noire, annoncèrent que les sabres étaient au fond d'une voiture qui stationnait devant la porte, et qu'il convenait de partir sans retard, pour éviter l'ovation des membres du Cercle et l'indiscrétion des curieux postés sur la place pu-

LA MORT MÊME



Philine (6 ans). — Oh ! Philibert, que c'est donc effrayant un ours ! Quand je pense que s'il était vivant, il pourrait nous avaler tous les deux.

Philibert (7 ans). — Qu'importe la mort, chère Philine ! Si cet ours nous dévorait nous serions encore réunis dans son ventre. Rien ! Rien ne peut nous séparer !
 (Et doucement émus, ils se serrèrent l'un contre l'autre.)

SA RAISON



Lui. — Je voudrais bien savoir, Clariase, pour quelle raison vous avez brisé notre engagement. Que vous ais-je fait ?

Elle. — Rien. Mais comme le chien de papa vous a mordu, hier, je ne veux pas courir le risque d'apporter l'hydrophobie dans la famille.

blique, Annibal dit : " C'est bien ! Marchons au feu, ou plutôt à l'éclair de l'acier ! Mais la triste fin du marchef me désole ! " Alors on lui souilla que, l'offense étant légère, les quatre témoins se proposaient de réconcilier les adversaires sur le terrain... Il cita la devise gravée sur le chaton de sa bague : " Barca ! " et la tête droite, il sortit en regardant la destinée en face.

Sur le terrain, les deux ennemis ne se saluèrent pas. Annibal fixa d'un œil dur le marchef, et, le trouvant impassible, il tenta l'effet décisif, jeta sa veste, son gilet, sa ceinture : puis, retroussant les manches de sa chemise, il s'écria d'une voix, en effet, émue :

— Ce qui va se passer, je tremble de le voir !

Aussitôt, on s'interposa entre les combattants. Des mains amies les saisirent, les caressèrent ; de douces paroles apaisèrent le tumulte de ces deux cœurs ; et la formule définitive ayant été prononcée par un des témoins : " O'est un malentendu, un simple malentendu... " les mains d'Annibal et du marchef se trouvèrent l'une dans l'autre. Le jeune faraud murmurait bien encore : " Pourquoi m'avoir menacé de me couper en deux ? " Mais Annibal, pour le rassurer tout de suite, dit fièrement :

— Tu es un brave ! Tu as voulu te mesurer avec moi ; je t'honore et je t'estime ! A nous deux, marchef, à nous deux, nous les couperons en quatre.

AUGUSTE MARIN.

LA LEÇON D'UN COMMISSIONNAIRE

Un ami de Swift lui envoya un magnifique turbot.

Le groom chargé de la commission s'était déjà maintes fois acquitté de pareils messages, sans avoir jamais rien reçu de Swift.

L'atigué d'une besogne aussi peu lucrative, il déposa brusquement le poisson sur une table en s'écriant : " Voici un turbot que vous envoie mon maître.

— Plait-il ? répondit aussitôt Swift, est-ce ainsi que tu remplis tes fonctions ? Tiens, prends ce siège ; nous allons changer de rôle, et tâche, une autre fois, de mettre à profit ce que je vais t'enseigner. "

Swift s'avance alors respectueusement vers le domestique, qui s'était assis dans un large fauteuil, et lui dit, en lui présentant le turbot : " Monsieur, je suis chargé par mon maître de vous prier de vouloir bien accepter ce petit cadeau.

— Vraiment ? reprit malicieusement le valet, c'est très aimable à lui ; et tiens, mon brave garçon, voici trois francs pour ta peine. "

Swift, un peu interdit par ce trait à son adresse, s'empressa de congédier le groom. On ne dit pas s'il a profité de la leçon.

LA RAISON POURQUOI

La petite Emélie. — Maman ! Maman ! Alfred a pris cinq centins dans ma tire-lire.

La maman. — Alfred ! Que signifie cela et pourquoi as-tu pris cinq centins à ta sœur ?

Alfred (pleurant). — Hi !... hi !... hi !... C'est parce que je n'ai pas pu faire sortir un vingt-cinq centins.

ELLE LA CONNAISSAIT A FOND

Lui. — Tiens, ma chère Eugénie, prends ce cigare et présentes-le à ton père, de ma part, avec tous mes respects.

Elle. — Ah ! Combien l'as-tu payé ?

Lui. — Vingt-cinq centins. Je l'ai acheté spécialement pour gagner les bonnes grâces de ton père.

Elle. — Fumes-le, mon cher Jacques ; car je ne le lui donnerai certainement pas.

Lui. — Et pourquoi ?

Elle. — Papa penserait que tu es un prodige et ne nous laisserait pas nous marier.

LA BOURSE OU LA VIE

Louiset (qui vient d'avoir 7 ans à la Toussaint). — Ta sais, maman, qu'il faut que tu me donne deux sous.

La maman. — Ah, il le faut ! Et si je ne te les donnais pas ?

Louiset. — Je connais un petit garçon qui a la picotte et j'irais bien vite l'attrapper.

HABITUDES PROFESSIONNELLES

La visiteuse. — Ne sais-tu pas, mon petit ami, que c'est très impoli de tirer ainsi la langue aux gens.

Le petit ami. — Peut-être bien, madame ; mais vous devriez savoir que mon papa il est médecin.

PHYSIOLOGIE DU RONFLEMENT

La maman. — Paul, va dans le salon tout doucement, voir si grand-père dort.

Paul (revenant très doucement de son excursion). — Oui, maman, il est tout endormi, excepté son nez.

ÇA NE FAISAIT PAS

Le candidat commis. — Moi, monsieur, j'ai pour habitude de me tenir toujours à mon affaire.

Le patron. — En ce cas vous ne me convenez pas du tout. Je veux un commis qui ait assez d'intelligence pour s'en tenir exclusivement aux miennes.

ANECDOTE HISTORIQUE

FABLE EXPRESS

Le comte de Chambord, au retour de la chasse
Chez un vieux bûcheron, avec quelques amis,
Fit de ses nobles mains sauter une bécasse.

Moralité

Les bons comtes font les bons salmis.

UN MONSIEUR POLI

Jeune dame (qui a donné un coup de parapluie dans l'œil d'un passant). — Oh ! mille pardons !

Le monsieur (poli). — N'y faites pas attention. J'ai encore un œil à votre service.

LA SOLUTION

La maman. — Je me demande ce que je pourrais faire pour te forcer à t'aller coucher ?

Le petit Bidou. — Laissez-moi encore veiller un peu.

DEVINETTE



Ils sont là trois compagnons en attendant un quatrième. Les voyez-vous tous les trois ?

MODES PARISIENNES



MANTEAU D'HIVER.—Ce charmant vêtement, dont le dessin ne donne qu'un faible aperçu, sera certainement très apprécié par nos lectrices. La forme, très ample, est à plis dans le dos, accrotés à la taille : enpiècement et col Médicis ornés d'astrakan mohair. Cette pelisse en cheviotte noire très épaisse, rendra de réels services à toutes les femmes élégantes qui voudront bien l'adopter.

VARIÉTÉS

Les statisticiens ont eu idée de faire, à l'occasion du Jubilé de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, le relevé des guerres ou expéditions auxquelles l'Angleterre a pris part durant ses soixante années de gouvernement.

En ces soixante années, l'impératrice de Indes a eu trente-quatre guerres, ce qui, d'après un calcul facile, donne une moyenne d'une guerre au moins par couple d'années.

Voici, à titre de curiosité, cette liste de faits belliqueux :

Guerre d'Afghanistan, 1838-1848 ; première guerre de Chine, 1841 ; guerre de Sikhs, 1845-46 ; deuxième guerre de Sikhs, 1848-49 ; deuxième guerre de Chine, 1849 ; deuxième guerre de l'Afghanistan, 1849 ; première guerre de Birmanie, 1852-53 ; guerre de Crimée, 1854-55 ; troisième guerre de Chine, 1856-58 ; grande révolte des Indes, 1857 ; première guerre des Maoris, 1860-61 ; quatrième guerre de Chine, 1860-62 ; deuxième guerre des Maoris, 1863-66 ; première guerre des Achantis, 1864 ; guerre de Bhooton, aux Indes, 1864 ; guerre d'Abyscinie, 1867-68 ; première guerre des Cafres, 1868 ; troisième guerre des Maoris, 1868-69 ; deuxième guerre des Cafres, 1871 ; deuxième guerre des Achantis, 1873-74 ; troisième guerre des Cafres, 1877 ; guerre des Zoulous, 1878-79 ; troisième guerre d'Afghanistan, 1878-80 ; quatrième guerre des Cafres, 1879-81 ; guerre des Boërs, 1879-81 ; guerre d'Égypte, 1882 ; première guerre du Soudan, 1884-89 ; troisième guerre de Birmanie, 1885-92 ; guerre à Zanzibar, 1890 ; guerre au nord des Indes, 1890 ; guerre des Matabélés, 1894-96 ; guerre de Chitral, aux Indes, 1895 ; troisième guerre des Achantis, 1896 ; deuxième guerre du Soudan, 1896-97.

Et après tant de guerres, Sa Gracieuse Majesté a bien gagné qu'on lui donne... la paix !

HEUREUX À-PROPOS

En 1503, le magasin à poudre des Espagnols commandés par Gonzalve, leur capitaine, sauta dès les premières charges, à la bataille de Cérignole. Le général, qui sentit que ce hasard malheureux pouvait avoir des suites funestes, eut assez de présence d'esprit pour en tirer un augure favorable. " Enfants, dit-il à ses soldats, la victoire est à nous ; le Ciel annonce par ce signe éclatant que nous n'aurons plus besoin d'artillerie." L'air d'assurance dont il accompagna ce discours persuada tous les esprits et lui fit remporter la victoire.

LE CURÉ IRLANDAIS

Un ecclésiastique irlandais, qui avait moins d'argent dans sa bourse que de barbe au menton, entre un jour dans la boutique d'un barbier. Celui-ci était seul et dans le désœuvrement le plus complet. Le pauvre ecclésiastique le conjura de rendre à sa face poilue la dignité humaine. Le barbier, qui dans son cœur envoyait le suppliant à mille lieues au-delà de Pékin, crut que le ciel et sa renommée exigeaient de lui ce service.

Le voilà dont qui passe en revue tous ses rasoirs, dont il essaye le fi

par de légères entailles, et en choisit un moins coupant que les autres, hérissé de brèches et rongé de rouille. Ensuite il détrempe un peu de savon dans l'eau, et, loin d'humecter avec une forte dose de cet onctueux mélange la figure du pauvre Irlandais, il en essuie à peine la superficie.

Enfin, comme s'il enfonçait une faux dans le blé, il scie, non sans efforts, le crin retentissant, met à nu par maintes découpures la rudesse de la peau, et substitue des sillons à une épaisse forêt.

Notre écorcheur en était déjà à la moitié de sa besogne, lorsqu'un chat que l'on corrigéait dans l'arrière boutique, se mit à jeter des cris épouvantables. Le barbier, déjà fort contrarié de raser gratis, s'impatientant d'entendre un tel vacarme.

" Que diable, s'écrie-t-il, fait-on à ce pauvre animal ?

— C'est sans doute, répond spirituellement le patient, quelque malheureux chat à qui l'on fait la barbe pour l'amour de Dieu."

Cette heureuse saillie dérida le front du barbier et le rendit plus humain ; il jeta la scie dont il s'était emparé, prit un rasoir des mieux allilés, et acheva de la meilleure grâce du monde sa besogne si mal commencée.

PEU D'ACTIF

Louise.—Je crois bien que sa figure est son unique fortune.

Henriette.—Alors, je suppose que ses créanciers n'auront guère plus de dix centins dans la piastra.

LE MARQUIS DE SAINT-CYR

Un homme se présente à l'une des barrières de Paris, en 1793. On lui demande sa carte ; il répond qu'il l'a oubliée ; on le somme alors de décliner son nom. " Je suis M. le marquis de Saint-Cyr. — Citoyen, il n'y a plus de *Monsieur*. — Eh bien ! le marquis de Saint-Cyr. — Tu dois savoir, citoyen, qu'il n'y a plus de noblesse, ni titres, et par conséquent plus de *marquis*. — En ce cas de Saint-Cyr. — On ne porte plus le *de*. — Alors, Saint-Cyr tout court. — Nous n'avons plus de *saints*. — Enfin, Cyr, puisque vous le voulez. — Il n'y a plus de *sire*..., tu dois le savoir, nous sommes en république. — Eh bien, dans ce cas, appelez moi citoyen Sans-nom."

ARTISTE EN HERBE

Le petit Edouard (8 ans).—Dis, grand'mère, quel âge as-tu donc ?

Grand'mère.—J'ai soixante-seize ans, mon enfant.

Le petit Edouard.—Quand on a soixante-seize ans, on va mourir bientôt, dis grand'mère ?

Grand'mère.—Hélas ! oui, mon cher enfant.

Le petit Edouard.—Et quand je mourrai, moi, grand'mère, est-ce que je pourrai être enterré à côté de toi ?

Grand'mère (dans un élan de sympathie et pressant son petit fils dans ses bras).—Oh ! oui, mon cher petit.

Le petit Edouard (très doucement).—Dis, grand'mère, donne-moi dix centins, hein !

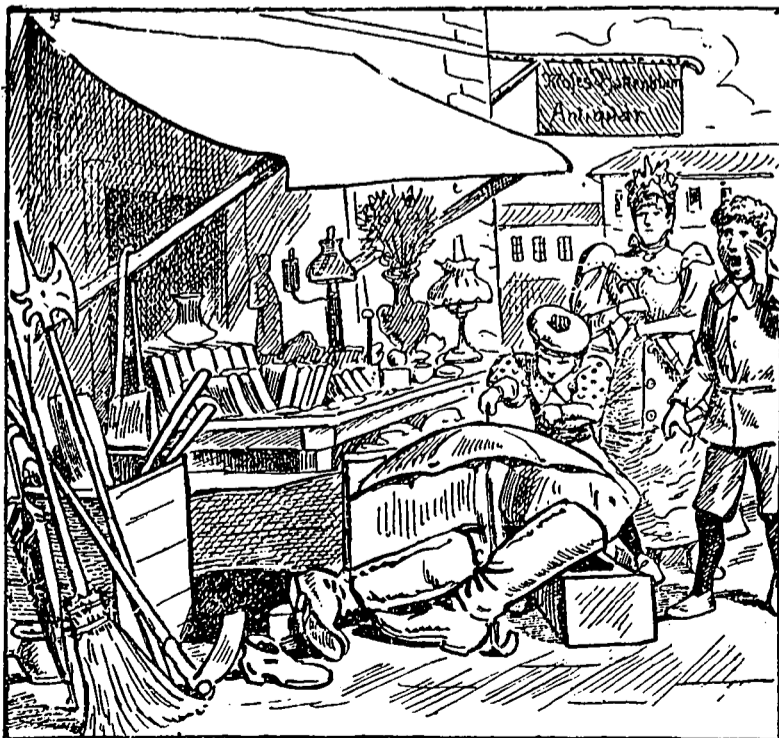
ELLE N'Y TENAIT AUCUNEMENT

Lui.—Pourquoi me demandez-vous, toutes les cinq minutes, de ne pas faire chauffer le canot ? Auriez-vous peur de l'eau à ce point là ?

Elle.—Non, mais j'ai toujours entendu dire que quand un homme savait de l'eau une jeune fille, il était sûr de l'épouser. Voilà tout.

La jeunesse peut s'asseoir à toutes les tables, quand elle est la jeunesse et qu'elle est sûre de se relever de toutes les défaillances. — MARIANI.

DEVINETTE



Le marchand est là, bien visible ; il n'y a pas besoin de tant crier pour l'appeler.

3 jours de Bon Marché pour

MEUBLES

Lundi, Mercredi et Vendredi

Qui achete bien peut
vendre à bon compte

Quand nous achetons des meubles, nous avons la meilleure valeur pour notre argent et cela nous permet de vous donner la valeur du vôtre.

De bonne heure, cet automne, nous avons fait un achat de meubles, nous l'avons payé comptant, au plus bas prix et nous vous le vendons à présent à vous mêmes au

Plus bas prix que
vous ayez jamais
payé pour de tels
meubles.

Pour donner à chacun de
ceux qui ont besoin de meub-
les la chance de remplir ses
désirs,

Nous avons fixé 3
jours de Bon Marché
pour notre vente de
la semaine,

Lundi,
Mercredi et
Vendredi



NOTRE STOCK COM-
PREND DES

Sets de Chambre à
Coucher,
Salon, Salle à diner,
Chaises de fan-
taisie,
Porte-Chapeaux,
Tables de Milieu, etc

—AUX—

PRIX EXTREMEMENT
BAS

où nous les vendons, toutes
les ventes doivent nécessaire-
ment être faites au comptant.

Les prix sont marqué sur
tous les articles et il n'y en a
qu'un seul.

Nous voudrions que vous
veniez nous voir et examiner
notre immense assortiment.

Si vous ne le pouvez
durant le jour, venez le
soir.

F. LAPOINTE

La Maison reconnue pour celle vendant
à plus bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

A la sortie du cercle. - Qu'est donc devenu X..., celui qui tournait si bien le roi, vous savez ? - Il est en prison, il paraît qu'il a fini par mal tourner.

Le Menthol Cough Syrup pour la toux et le rhume une fois essayé est toujours employé. Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais S. A. BROSSEAU, L. D. S. No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extraites Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

On cause duels : - Moi, dit Cabassol, j'ai failli avoir affaire avec un saltimbanque forain dont la spécialité était de faire le serpent. Je lui ai même envoyé des témoins. - Et alors ? - Ils ont trouvé visage de boa !

PHARMACIE DANIEL

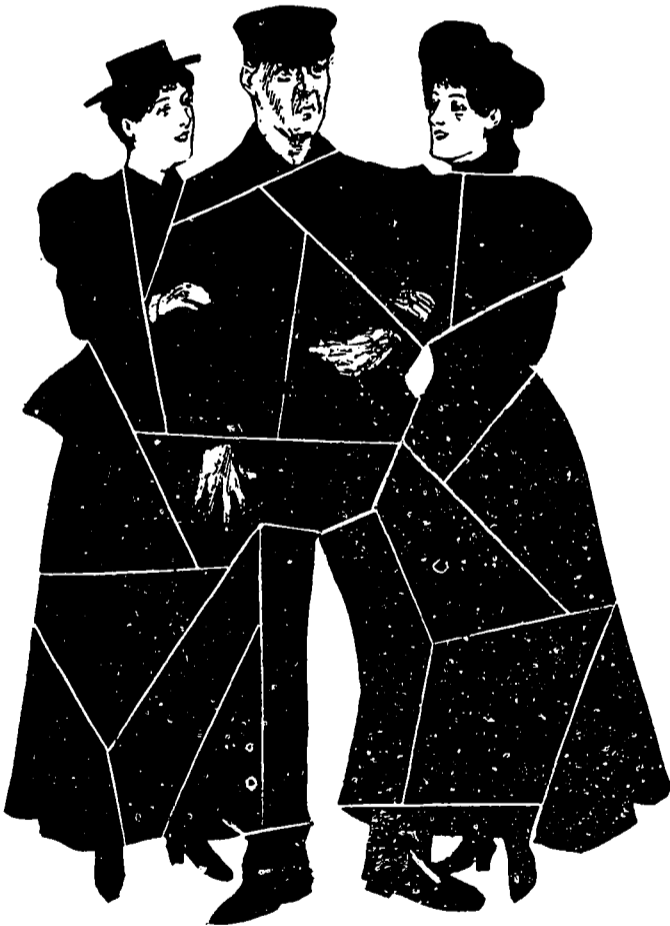
1593 Rue Notre-Dame Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures s.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m. Tél. des Marchands 451 Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

Casse tête Chinois du "Samedi" - Solution du Problème No 105



AVIS.-Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: J. Edmond Barrette, J. Alex Bélanger, Louis Bisailon, Emile Brossard, J. Demers, Ernest Dubuc, Arthur Payette, P. O. Richard (Montréal), Louis Besette, imprimeur (Farnham, Q.), Dlle Maria Montreuil, Ph Bernier, Alfred Bouchard Lévis, Q., Jos Campeau (Mile-End, Q.), Mme Léonce Robitaille, Dlle Berthe Laperrrière, W. Deschamps (Québec, Q.), Mme N Fortin (Rivière Ouëlle, Q.), Anahel Vanasse (St Guillaume d'Upton, Q.), Mme Narcisse Lord (St Jean, Q.), Dlle Juliette Grignon (St Jérôme, Q.), Dlle Marie-Thérèse Ethier (Ste-Scholastique), Dlle Alexandrina Chapleau (Terrebonne, Q.), Arthur Roulier, A. Roulier, Cléophas Morin (Berlin, N.H.), J. O. Dural (Berlin Falls, N.N.), Peter Couture (Berlin Mills, N.H.), Elazar Desrosiers, J. A. Fortin (Brenswick, Me.), Peter Bennet (Colons, N.Y.), Jos D. Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Philias Dion (Lawrence, Mass), Dlle Marie St. Hilaire (Lewiston, Me.), Mmes J. S. Aubin, Jessée Jo ne, Angéline Antin, Ille Claudia Tremblay, A

Blais, Maxime Lafortune, Narcisse Lemieux, Charles Lirette jr, Raymond Lirette (Lowell, Mass), Joseph Derbes, J. M. Dossat, J. G. Capdeville (Nouvelle-Orléans, La), Archille Gosselin (Somersworth, N.H.), Julien Desnoyer (Waitsfield, Vt), Dlle Marie Leclerc (Woonsocket, R.I.), Dlle Anita Mateu, Alex Derbes (Nouvelle-Orléans, La) Le tirage au sort a fait sortir les noms de Ernest Dubuc, 36 Voltigeurs (Montréal), Dlle Marie-Thérèse Ethier (Ste-Scholastique, Q.), A. Roulier (Berlin, N.H.), J. G. Capdeville, 1132 Royal (Nouvelle-Orléans, La), Dlle Berthe Laperrrière, 160 Olivier (Québec, Q) Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait. Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

ETABLI EN 1888. T. A. CARDINAL

Poser d'Appareils à Gaz, A Eau Chaude et à Vapeur

PLOMBIER

Couvreur en Ardoise et Métaux Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

Curiosité : Sait-on ce qu'à coûté la découverte de l'Amérique? Trente six mille francs! Christophe Colomb a découvert un monde pour trente-six mille francs seulement ou en monnaie de l'époque un million quatre cent quarante mille maravédis. Du reste la solde annuelle de Christophe Colomb n'excédait pas 1600 francs et celle de ses deux capitaines 960 francs. On peut dire sans exagération que tout à un peu augmenté depuis.

Tartarin raconte ses chasses dans l'Inde. Il en est à sa rencontre avec le terrible serpent à lunettes. - Je fus surpris tout d'abord. L'animal se glissa vers moi, mais je le guettais et d'un coup de canne, je lui fit sauter ses lunettes. Naturellement il n'y vit plus goutte... j'étais sauvé!

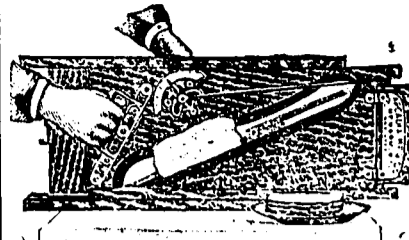
Fanfan demanda à son grand-père de lui acheter un tambour. - Oh non ! tu fais déjà assez de bruit pendant toute la journée. - Voyons, grand-père, répond fanfan ; je vous promets de ne m'en servir que quand vous dormirez.

Quel est le comble de la déveine pour un chasseur ? - C'est de partir pour la chasse et de revenir avec un oeil de perdrix.

Mme Balandard, parlant de son mari : - Il est tellement égoïste que lorsque c'est ma fête, il faut que je la lui souhaite!

Nouvelle édition du... JEU DE POKER - PRIX, 10 CENTIMS -

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition. Adressez : "Le Samedi", 516 Rue Craig, MONTREAL.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc... RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de... COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez... L. J. A. SURVEYER, Quincaillier 6 Rue St-Laurent.

A N... sur Mer, où les hôtels refusaient de le recevoir. Un voyageur (au patron de l'hôtel), - Combien vous dois je ? - L'hôtelier. - Voyons... chambre... Le voyageur. - Mais je n'avais pas de chambre, j'ai couché sur le billard... L'hôtelier. - Ah!... parfaitement!... Alors c'est bien simple : un franc cinquante l'heure!...

Le petit Jacques pleure parce qu'on l'a relégué à la petite table : - Quand tu auras de la barbe, lui a-t-on dit, tu mangeras avec papa. Le chat de la maison sauta familièrement à côté de lui. Le petit Jacques furieux : - Toi, tu as de barbe, va manger avec papa.

A la foire Saint-Germain, un photographe à un passant : - Allons, monsieur, pas d'hésitation, ressemblance garantie, et cela pour cinquante centimes ! Le monsieur, d'un air grincheux : - Me prenez-vous pour un imbécile ? L'artiste (continuant) Tout encadré.

Les mères et nourrices qui ont une fois employé pour malades des enfants le Menthol Soothing Syrup ne veulent plus employer d'autre remède. Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

Advertisement for watches featuring images of pocket watches and text describing the quality and price of the watches offered by Royal Manufacturing Co.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrothérapie et par l'anesthésie locale, chose

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2618 20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

et l'Ecurie de première classe

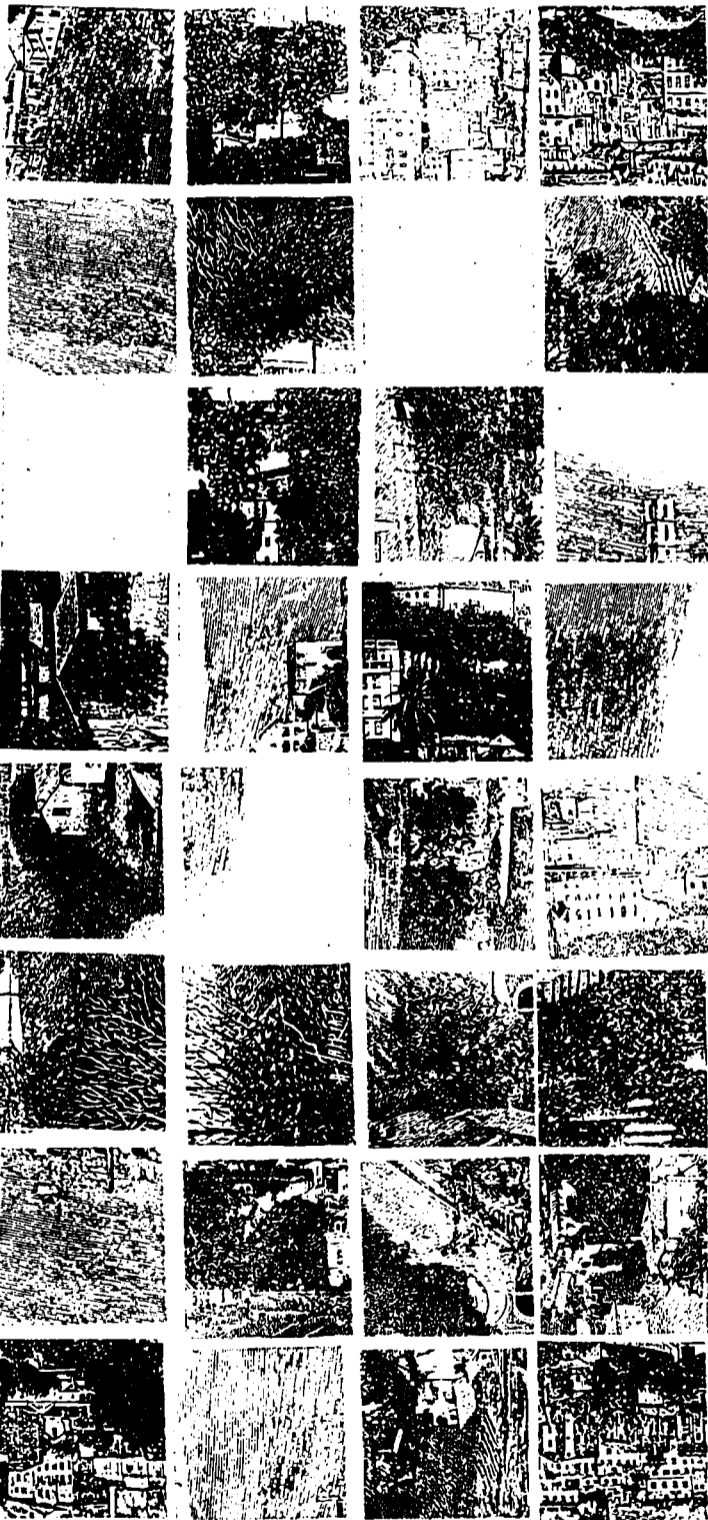
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

L'humeur raisonne plus que la raison. — PAULINE D.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 107



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, l'PANORAMA DE GLASSE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 9 décembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 60 centimes en argent, au choix des gagnants.

QUERY FRERES LES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. — 10 cts

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Dr BERNIER
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.

PRIX MODÉRÉS

La pluie, c'est le ciel-t des comédies en plein air. — JULES CLARETIE

ILS RENFORCENT LE CORPS . . .

Les bains turco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

LE DRAME DE RAWDON



THOMAS NULTY, LE FRATRICIDE DE RAWDON.



Mlle ROSA LESPÉRANCE, LA FIANCÉE DE THOM. NULTY.

Chacun a présent à la mémoire les moindres détails de cette épouvantable boucherie, un des crimes les plus abominables de nos annales judiciaires. Nous avons pensé à fixer, par quelques croquis pris sur le vif, la mémoire de ce drame, qu'on hésite à croire possible et qui jette dans le deuil toute une famille.

Voici d'abord, Thomas Nulty, l'assassin, un grand et fort garçon dont la physionomie insouciante ne paraît pas être celle d'un assassin ; Le père Nulty ; Madame Nulty, la mère infortunée des quatre victimes ; Mlle Rosa Lespérance, la fiancée du meurtrier ; Le détective McCaskill, à la perpétuité duquel on doit la découverte immédiate de l'assassin ; Le grand connétable Lévesque, qui a opéré l'arrestation de Thomas Nulty.

Nous nous sommes également procuré : L'aspect extérieur de la maison du crime ; L'intérieur de la même maison où ont été tués les deux plus jeunes enfants ; La porte de la maison sur laquelle on peut constater les traces de l'effraction ; La grange où a été commis, probablement, le premier meurtre ; Le lit où reposent les quatre victimes de l'épouvantable boucherie. Enfin, la hache acérée, celle même du père Nulty, à laquelle adhèrent encore les cheveux des victimes.



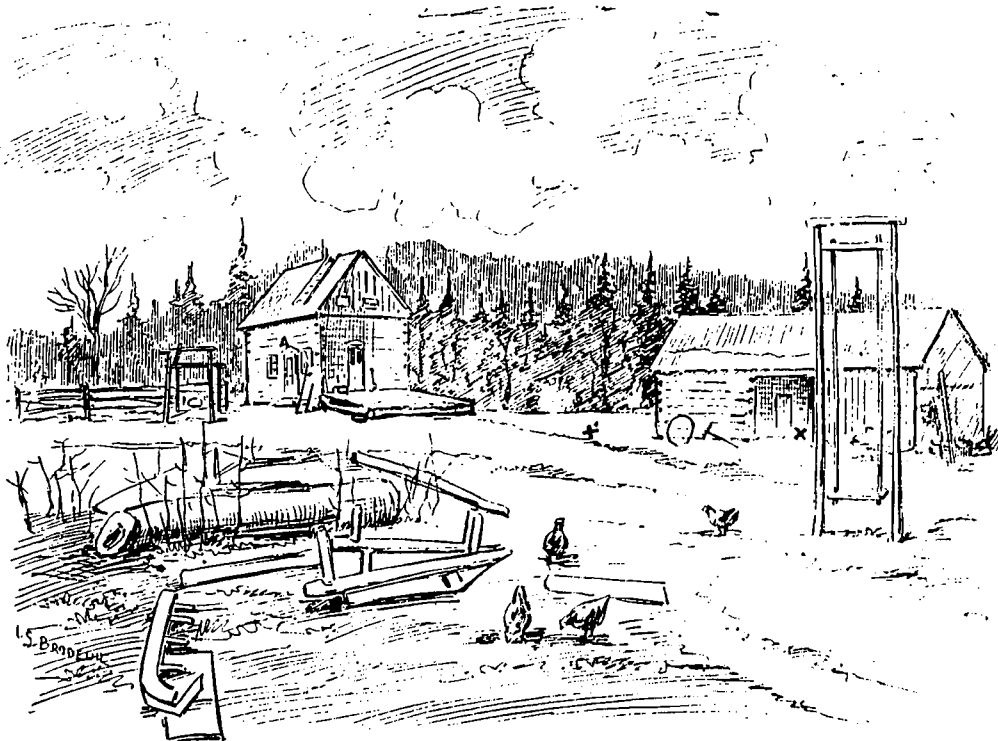
LA MÈRE NULTY.



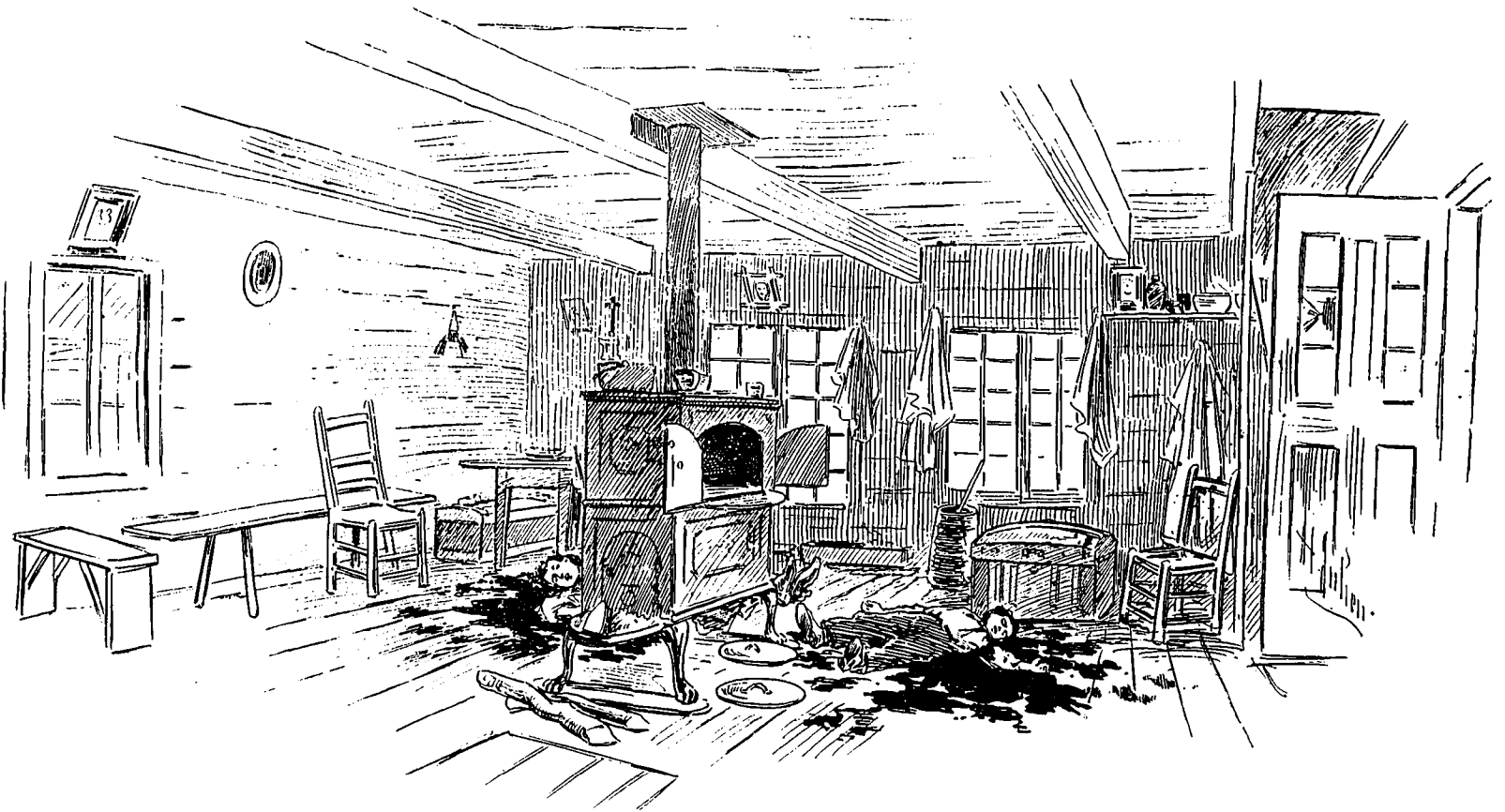
LE PÈRE NULTY.



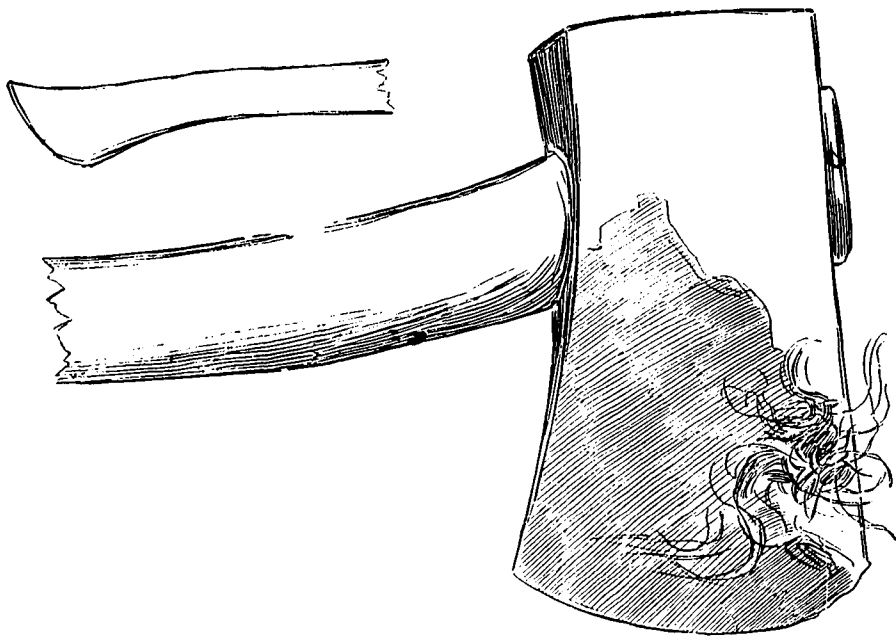
LE CRIME.



ASPECT EXTÉRIEUR DE LA MAISON DU CRIME.



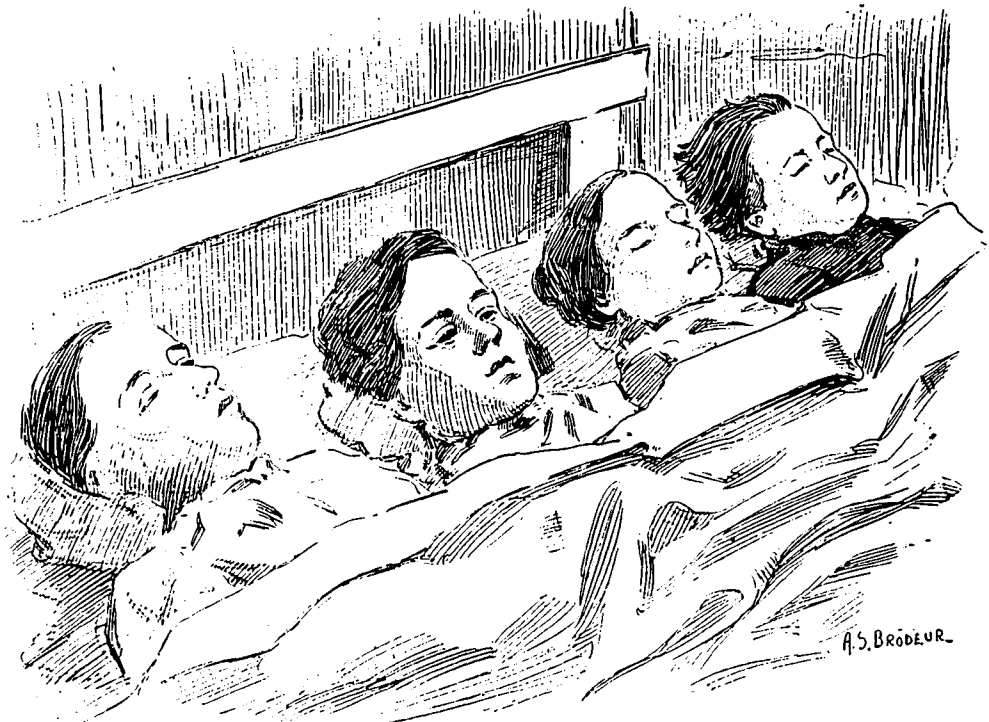
L'INTÉRIEUR DE LA MAISON DES NULTY.



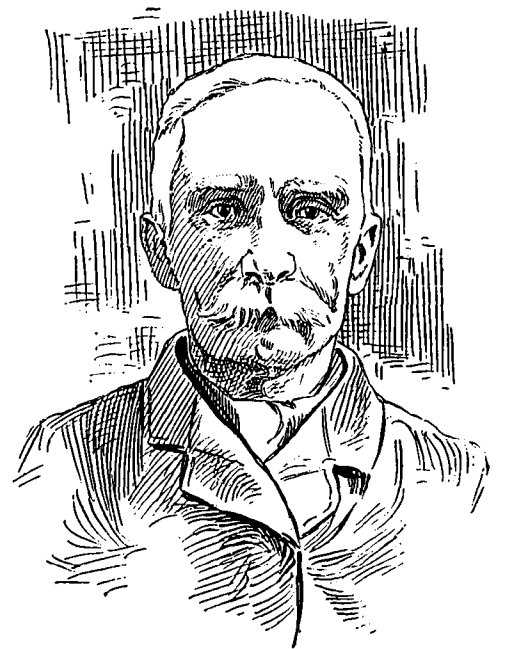
LA HACHE DONT S'EST SERVI L'ASSASSIN.



LE DÉTECTIVE McCASKILL.



LES QUATRE VICTIMES DE LA BOUCHERIE DE RAWDON.



LE GRAND CONNÉTABLE LEVESQUE.